

incertain regard

la revue

N°14 - mai 2017

de la résistance au monde... à la confrontation à soi



Sophie PATRY, Autoportrait 6

PATRICK FOURETS, ARIANE DREYFUS, RONDA LEWIS, ARIANE
MARTENOT, HUBERT LE BOISSELIER, LILOU ACHAB, GÉRY LAMARRE,
MARCEL MORATAL, ARMAND SÉGURA, GABRIEL ZIMMERMANN,
PATRICK GUILLARD, CLAUDINE GUILLEMIN, MARTINE GOUAUX,
SOPHIE PATRY, JEAN-PAUL GAVARD-PERRET, CÉCILE GUIVARCH,
JEAN-FRANÇOIS MATHÉ, HERVÉ MARTIN, BERNARD GRASSET,
ISABELLE LÉVESQUE, PIERRE PERRIN, JEAN PERGUET

incertain regard

la revue

Revue numérique semestrielle
www.incertainregard.net

Le comité de rédaction est composé de

Catherine Champolion
Véronique Forensi
Patrick Fourets
Jean-Paul Gavard-Perret
Martine Gouaux
Patrick Guillard
Claudine Guillemin
Cécile Guivarch
Marie-France Le Cabellec
Ronda Lewis
Hervé Martin
Gérard Noiret

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue :
contact@incertainregard.net

Le choix proposé doit contenir un maximum de 60 vers pour la poésie et 8 000 signes (espaces compris) pour la prose, dans un seul fichier au format .doc, avec des marges verticales et horizontales de 4.5 cm, inter-ligne 1.5 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 350 signes (espaces compris).

Sommaire

ÉDITORIAL	P. 4
Par Patrick Fourets	

AUTOUR D'ARIANE DREYFUS	P.5/13
Entretien par Ronda Lewis	
Textes inédits : <i>L'amour I. Sans crier</i> d'Ariane Dreyfus	

MISCELLANÉES	P. 14/33
---------------------------	----------

Sélection de la rédaction

Entre-deux. Ariane Martenot

Un soir. Hubert Le Boisselier

Six Hamsters dans une cage. Lilou Achab

Le cap d'Antibes, de l'Anse de l'argent faux à la baie dorée. Sillonner vents et forêts. Géry Lamarre

Fin d'année. Marcel Moratal

Mozart à Vénus. La mémoire de l'Océan à Cadix. Le partisan libéral. Armand Ségura

Stèle I. Gabriel Zimmermann

Contributions des Chantiers d'écriture

Narrations autour de la photographie *Darkness 4* de Sophie Patry

Patrick Fourets, Patrick Guillard, Claudine Guillemin, Martine Gouaux et Ronda Lewis

RENCONTRE AVEC SOPHIE PATRY	P. 34/37
--	----------

Capture et mouvement par Claudine Guillemin

CARTES BLANCHES	P. 38/52
------------------------------	----------

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : *La cigale murmure... Le sang des femmes*

Carte blanche à Cécile Guivarch : Jean-François Mathé

Carte blanche à Hervé Martin : Bernard Grasset. Isabelle Lévesque. Pierre Perrin

PAGE 99, JOURNAL D'UN LECTEUR <i>La main invisible</i>	P. 53/58
---	----------

Vénus Khoury-Ghata, Maguy Marin, Velibor Čolić, François Cheng, Yvon Le Men,

François Thibaux, Jaume Cabré

Par Jean Perguet

NOTES DE LECTURE	P. 59/65
-------------------------------	----------

Ewiva l'Italia de Bernard Chambaz par Patrick Fourets

Etc. de Bernard Chambaz par Patrick Fourets

Confiteor de Jaume Cabré par Martine Gouaux

Sur les chemins noirs de Sylvain Tesson par Catherine Champolion

NOTICES BIOGRAPHIQUES	P. 66/67
------------------------------------	----------

Éditorial

Par Patrick Fourets

Quand l'imagination est source de lumière, celle-ci invite à la création. La photographie de Sophie Patry en est l'exemple. Ses paysages se racontent. L'un d'entre eux – *Darkness 4* – est traduit en mots, à lire dans les *Miscellanées*. Son appel à une nature dépouillée, Ariane Dreyfus s'en fait l'écho : « *L'art est promenade* » nous dit-elle dans son entretien. Sa poésie – mouvement du corps – et son explication sur le sens de son écriture, incitent à (re)découvrir l'ensemble de son œuvre.

Le lien entre les deux artistes : l'art de transcender le *simple quotidien* en l'exposant sous un éclairage cru ou une lumière tamisée. Ces deux femmes sont libres dans leur expression, laissant chacune une part au hasard dans leur travail, pour créer l'empathie avec le *lecteur* – instantanés ou mots usuels étant au service d'une réflexion personnelle.

Jean Perguet, propose aussi un choix de hasard, pour sa chronique *Page 99*. Il cite *Confiteur* de Jaume Cabré - coïncidence, l'objet d'une note de lecture.

Celles consacrées à Bernard Chambaz sont deux billets d'invitation adressés à l'auteur.

La mise en lumière d'une sélection de textes est assurée par le Comité de lecture, en contrepoint des *Cartes blanches* habituelles, autant de sujets de promenades printanières.

Autour d'Ariane Dreyfus

Entretien avec Ariane Dreyfus

par Ronda Lewis

Professeure et poétesse, Ariane Dreyfus écrit depuis son plus jeune âge et a fait de la littérature sa profession. Je l'ai contactée pour lui demander d'illuminer quelques points sur sa poésie corporelle et féminine. Voici ses réponses :

Le drap, la page, les mondes extérieurs et intérieurs s'entrelacent. Quand vous composez un poème, quelle est l'importance du corps ?

Le corps, comme la voix, est ce qui permet la mise en contact, l'assurance que je ne suis pas seule au monde. Quand j'écris, les deux s'unissent pour constituer ce que l'on peut appeler mon écriture, qui est faite non de chair mais de gestes, d'intention, de tension vers l'autre. En ce sens toute page est un drap et vice-versa.

Le monde est fait de corps pas si séparés que cela les uns des autres. Du moins, il devrait l'être.

Vous avez une voix chaleureuse et caressante, comme dans votre poème « Les jambes » :

*S'écartant
Ma jambe cherche une autre jambe*

*Tendre bois fendu
Bougé,
Tout le corps descend*

(La terre voudrait recommencer, Flammarion, 2010, p 23)

« Viens là, n'aie pas peur, viens je suis là. » Cette invite pourrait résumer quasiment tous mes poèmes, dont celui-ci. Ma réponse précédente dit assez pourquoi. Un nombre d'entre eux sont à chaque fois une façon de me mettre au monde moi-même, ce qui est une autre façon de répondre à l'invitation dont je parlais. Cette page, intitulée « Les jambes », s'inscrit dans une série de blasons, non pas du corps féminin ou masculin, mais des corps entrant en relation par un endroit de leur anatomie. Elle commence par un de mes verbes fétiches, « s'écarter », tant il est vrai que faire un pas de côté c'est courir la chance de se cogner doucement contre un autre possible. Cette action, associée au second vers, provoque quelque chose que je recherche vraiment, une sorte de condensation ou hallucination due aux mots tout seuls : on suppose que la jambe cherchée est celle d'un autre corps, mais en raison du participe présent initial et de la

répétition du même mot, «jambe», on ne peut s'empêcher, je crois, de voir une femme écartier les jambes, ce qui ne fait que renforcer l'impression de désir. Et cela l'air de rien, je veux dire avec peu de mots et aucun qui serait compliqué. La métaphore qui suit nous projette dans un lieu très présent dans mes livres, la forêt, lieu à la fois des angoisses, du secret et de l'espoir, en un mot lieu du Petit Poucet, dont ce poème est une de mes multiples réécritures, son corps y est une nouvelle fois sauvé et libéré.

Ecrivez-vous pour quelqu'un d'autre, ou écrivez-vous d'abord pour vous ?

J'écris pour la rencontre, non pas effective, non pas dans la réalité de mes jours, même s'il est sûr que mes poèmes d'adolescence étaient souvent des lettres d'amour tu. Mais très vite, j'ai écrit pour qu'existe ce lieu improbable, car mental et invérifiable, où nous pourrions nous confondre dans l'humanité commune. C'est le sens du titre *Nous nous attendons*. «L'art n'est jamais une "communication directe" (...) L'art est promenade. L'artiste (...) ressemble au promeneur solitaire qui n'a pas de devoir concret à accomplir et justement à cause de cela "il peut se souvenir de tout" justement à cause de cela il peut mettre librement sa pensée au service du tout. (...) L'art est promenade. Bavardage même et les œuvres les plus denses sont peut-être les plus bavardes, les plus dénuées de finalité. (...) C'est comme si le poète (...) ne revenait pas seul mais avec un ami». Voilà comment j'envisage la poésie : une errance ouverte.

Si je voulais décrire votre poésie, je citerais ce vers :

Le rayon d'ombre sort de l'oubli

Pour faire obscur

(«Tifani», *La terre voudrait recommencer*, Flammarion, 2010, p 148)

Et on retrouve ce jeu de l'ombre et de lumière dans ce poème :

«Le château dit»

J'ai besoin d'un seul endroit sur la page

Mon ombre sera très grande

Surtout si elle se penche

(dans : *La terre voudrait recommencer*)

Vous liez souvent les mots et la mémoire à la lumière. Pouvez-vous développer l'importance de ce lien ?

Les deux premiers vers que vous citez ne sont pas de moi, mais d'une petite fille, Tifani, ils ont été écrits en atelier d'écriture. Ils n'auraient pu être écrits par moi, qui préfère les matins à la nuit, dont l'approche quotidienne m'évoque le basculement funèbre. La prosopopée du château par contre est de moi, elle m'est un peu mystérieuse, pourtant si j'y réfléchis, je peux dire que cette fois l'ombre n'a rien de triste, car elle est un surcroît de vie et de présence pour lui, qu'elle agrandit et fait s'incliner, se tendre vers nous.

Mais vous parlez de mémoire. Si l'on excepte quelques poèmes ou passages, et même le livre entièrement consacré à mes enfants, dont le but est nettement de ne pas oublier (j'ai une très mauvaise mémoire) certains moments vécus, le présent est le temps dominant de ce que j'écris (d'ailleurs, il l'est aussi dans mes textes faits de souvenirs).

J'écris vraiment pour vivre quelque chose, dont j'aimerais que l'autre le vive aussi. Une expérience de vie préservée, de mort affrontée, une éclosion en fait. Même si ce sont des souvenirs, ce sont des souvenirs pour en avant.

J'entends souvent que la poésie est inaccessible, difficile à comprendre, et pourtant vous avez travaillé avec des jeunes dans les ateliers d'écriture. Pensez-vous que les adultes et les enfants ont un rapport différent avec la poésie ?

Je ne peux répondre en termes de généralités, ni de distinctions étanches. D'ailleurs je suis moi-même toujours étonnée de constater à quel point, dans les faits, mener des ateliers d'écriture auprès d'adultes ou d'enfants n'est pas si différent. Certes, avec les premiers, il s'est toujours agi d'adultes volontaires, et donc prêts à un abandon aux mots et à me faire confiance, ce qui est particulièrement touchant d'ailleurs. Pour écrire de vrais poèmes, je veux dire qui en ont plus que l'apparence, il faut en effet être prêt à l'écoute, et à être démuni.

«Un artiste sans l'enfant qui est en lui ne peut pas être un artiste sérieux», affirme A. Appelfeld, et il a totalement raison. Nous avons besoin de cette capacité d'absorption grave dans un jeu soudain plus important que tout, et de ce mélange indémêlable d'émerveillement et d'inquiétudes infinies. Ainsi, lorsque j'écris, j'ai seulement un peu plus de pouvoir sur la langue que l'enfant que j'ai été. J'écris pour consoler cette enfant qui « en avait gros sur le cœur », et, comme je l'ai dit dans *La lampe allumée si longtemps dans l'ombre*, je suis « à la fois la mère qui rassure avec des mots et l'enfant qui boit ses paroles ».

Au début de votre question, vous évoquez le problème de la lisibilité de la poésie. Il n'y a rien auquel je tiens davantage. La poésie pour la poésie est absolument vaine à mes yeux. « Même si elle a sa science, la langue n'est pas une science. En premier lieu elle est communication et liaison. Un moyen inépuisable pour donner de mes nouvelles à d'autres et de même recueillir moi

des nouvelles concernant les autres. La parole est accueil et don. Ouverture. Amour. [Sinon] l'art se met à l'envers¹. » Lisibilité et sensibilité sont mes deux critères, que j'applique autant à moi-même qu'aux autres poètes, que je ne parviens pas à lire sinon. Certes, on ne peut pas se contenter d'exprimer ses sentiments (définition de base du lyrisme) et penser que cela fera un poème, d'où la judicieuse notion de « lyrisme critique » avancée par Maulpoix, mais cette expression n'est-elle pas aussi la preuve qu'on a peur d'être taxé de sentimental ? Cette peur du jugement des autres produit un interdit mutilant, une pose parfois, typiquement post-moderne. Mais pour moi, ce n'est que facilités. En effet, je vous assure que c'est très compliqué d'écrire une poésie compréhensible sans platitudes. Emouvante sans sentimentalisme. C'est comme essayer d'avancer sur une ligne de crête constante. Souvent je me dis que je n'y arriverai pas, et peut-être que pour certains je n'y arrive effectivement pas, mais je ne vois pas d'autre chemin.

La main aux ongles courts repousse le drap

Pour que la cuisse nue fasse

Un second paysage

Surgissant

(extrait de « Ça ferme à quelle heure ? » dans *Nous nous attendons*)

Dans cet extrait on voit la force visuelle de votre style. Vous avez le regard d'un photographe. Etes-vous inspirée par la photographie, ou la peinture ? En effet vous avez comme sous-titre « Reconnaissance à Gérard Schlosser », « le peintre du choix parcellaire ». Comment choisissez-vous les images ?

Ce qui me fascine, c'est la présence, toutes ces présences qu'il y a dans le monde. Colette a raconté comment sa mère, Sido, lui disait souvent « Regarde ! ». Elle a appris à le faire petite fille, puis en tant qu'écrivain. Cette injonction, c'est le contraire de se poser des questions inutiles ou de s'imposer des tourments personnels, souvent inséparables des premières, et tout aussi inutiles.

Je suis donc très inspirée par tous les arts qui me proposent des présences extérieures à moi, d'où aussi tous ces personnages dans mes poèmes, et le « je », si c'est moi, n'est qu'un personnage parmi d'autres. J'entends par « personnage » un être vivant – qui peut donc être un animal – faisant une expérience de vie ou de mort dans un temps déterminé. Le cinéma, la danse, le cirque, la photographie. Quant à la peinture, guère. Gérard Schlosser est une exception, et du reste Alain Bosquet parle à son propos de cinéma immobile.

Mais le cinéma est l'art qui me fascine le plus dans son principe, au sens fort du terme. Quand un film est vraiment réussi, il nous installe durablement à la limite entre intériorité et extériorité d'une personne, ou plutôt nous sommes des deux côtés à la fois. Sans compter qu'il élargit à la fois notre perception de la réalité, et notre imaginaire. C'est une expérience irremplaçable.

1. Janos Pilinszky, « Quelques mots sur les mots ».

Question plus globale : Vous avez publié votre premier livre de poésie en 1993. Ecrivez-vous différemment aujourd'hui ? Qu'est-ce qui est resté inchangé dans votre poésie ?

J'écris depuis que j'ai 12 ans, et donc depuis 46 ans. Et pourtant, je crois bien que ma thématique et mes attentes sont inchangées. C'est pourquoi j'essaie de varier de livre en livre, en choisissant à chaque fois une dominante différente, leur construction aussi est très travaillée. Mais la seule vraie différence, c'est que c'est de plus en plus difficile de trouver non seulement quoi écrire, mais aussi comment. Parce que je ne veux surtout pas me répéter.

A.J.I. et E.M.F. (1920)

L'amour entre dans le corps et y brise son âme. Ils brillent les yeux. Les yeux n'ont pas de sexe, ils le sont. On sait que le visage est une fleur, on la sent en ouvrant les yeux. Il est amoureux de lui. Donc les étoiles veulent toutes monter, elles sont nombreuses quand on ne peut plus les cacher toutes. Il veut le serrer dans ses bras et monte sur les toits. Si jamais fait qu'embrasser c'est aimer, vraiment. Un homme peut vouloir respirer une fleur doucement cueillie, qui brille encore entre ses doigts, caresse des cheveux courts. La peur aussi brûler une main, jusqu'à ce que la chemise enfin s'ouvre. L'étoile est sous la vraie bouche. Il redescend très vite, définitivement ébloui. Par la fenêtre ouverte.

*

L'amour éclate dans la jeunesse qui n'a qu'un ciel, dans tout son ciel. Les yeux se posent souvent. La chance sur mille c'est lui serré dans les bras. Ou seulement de face. Y lancer tout comme dans un feu profond même si légère l'odeur ensoleillée. A son tour il sourit, il lui lance la flèche parfumée, enfoncée. Puis d'un regard brillant le cueille à la racine. L'herbe bouge encore. Les yeux qui étaient bleus sont soudain bleus. Une porte claque, les bras retombent. Les yeux sont à nouveau des oiseaux dont on a brûlé tous les arbres.

*

L'amour bouge d'un mot : « Viens ! ». Alors le ciel se retourne dans son bleu sur tous les paysages. Sur tous les corps du monde, seul l'aimé est comme l'aimant qui ne tire qu'en ses rayons, de loin épingle de près étoile, car la main rentre dans la mémoire. N'importe où qui soit lui, à l'endroit à l'envers. Tout le jour on voit les vagues ne pas se lasser de la plage, et la nuit on l'entend. Même la bonne vieille lutte quand le baiser est au centre.

*

L'amour pousse le visage dans sa fleur. Puisqu'on n'a jamais vu de fleurs là où il n'y a pas de terre. Alors il embrasse ce garçon sur la bouche. Ils s'embrassent. Comme à midi le soleil au milieu.

En public, se taper sur l'épaule, se serrer la main. Un feu sans fumée et des regards sans fatigue. Savoir enfin où est son cœur. Les autres miroirs tombent d'eux-mêmes. Couvrir ce cœur de baisers, soleil les lèvres trouvant. Parler jusqu'à dire, embrasser jusqu'à continuer.

*

Un jour c'est douloureusement peur. « Je veux épouser une jeune fille, me montrer. » La main repousse la main et la couverture qui les cachait. La voiture sert seulement à partir. Même si on court d'ailleurs on ne court pas. Les portes servent à pleurer derrière et à se parler à travers. J'aimerais sortir de ma mort. Aller dans la mort d'un autre. Embrasser son cadavre. Je désire un fantôme qui existe. J'ai embrassé une bouche non. Suis-je dehors ou suis-je pur? Suis-je vrai ?

*

Les nuages se déplacent dans le ciel vivant. Le vent ne nous oublie pas, une volonté extérieure parfois réveille nos rêves. Un peu debout on appelle. Je n'ai pas dit crier, mais appeler. Puis tourner la tête pour se cogner vers deux yeux sombres il surgit, la voix déchirée qui attendait. Les torsos sont dégainés, le sang recule et bondit, épaules terrassées à deux mains. Le compagnon déferle et bouge sous le vent des mains tremblantes. Mille fois béni celui qui s'allonge de tout son poids sur le passé. Et parle si proche du souffle.

*

L'amour ouvre et ferme les portes autant qu'ils serrent et resserrent leurs bras. Nus comme des hommes. Inlassablement les mains ont vidé la honte, barque écopée pour s'étendre et aller. Le lit sans le sol, ses draps soulevés, ses voiles éclairées, il part dans la chaleur, sous la gouverne des bras nus et des sexes déterrés. Et des bouches mouillées. A coups de baisers ils s'en vont car l'amour qui est dit est rapide. Les yeux ouverts ou fermés, c'est pareil aussi.

(avec l'aimable autorisation de Ludovic Degroote)

paru en 1993 aux éditions éd.De

Sans crier

L'aube, un pied nu,
Ecarte le drap

La peau morte de la nuit

Il fait froid sur la cheville
L'enfant réveillée y touche un os, une petite veine
Y vit sa vie

La fenêtre mal fermée
Fait que le rideau respire, sa couture danse debout
Créature pour qui veut

Pour celle qui se laisse glisser du lit
Sur ses jambes
Le rideau enfle, l'ouvrant de ses bras
L'enfant s'y met toute,
Une fois dedans
Il ne faut plus
Bouger, en pleine chrysalide

*

J'hésite, je te regarde, chemin qui ouvre le parc
Tu es si pâle,

*

En deux, qui écarte le parc

J'hésite, je regarde

Un fil brille,
Fait se rejoindre les lèvres du sphinx
D'où l'araignée a glissé

Tu es tombée, tu es partie ?

Sophie regarde par terre, elle aimerait bien que la salive
Que l'animal donna à la statue continue

Personne ne veut se réveiller
De la mousse noire s'est mise entre les griffes

*

Les malheurs, les casser en petits morceaux
En trois, en quatre, tout de suite en dix

*

Le plaisir de courir sur le chemin crissant !

Miscellanées

Sélection de la rédaction

Ariane Martenot

Entre-deux

Il est temps, maintenant que j'arrive au terme de ma vie terrestre, de raconter le jour où je ne suis pas morte.

Nous étions aux sports d'hiver en famille, une petite station dotée de télécabines dans lesquelles les skieurs s'entassaient à la douzaine avant de s'envoler vers les cimes. Gamine, j'ignorais tout du ski mais si l'horizon se coupait sur les arêtes rocheuses, ces masses en priapée que seuls les nuages osaient coiffer tant elles étaient lointaines, c'était sans doute la marque d'un combat ancestral, saillant du plus profond de la terre entre ses flancs couverts de neige. Cette violence fascinait et inquiétait à la fois la petite fille que j'étais, tant et si bien que je refusais obstinément de suivre mes parents sur les pistes. Je restais donc au fond de la vallée, m'abîmant dans la contemplation des hauteurs, traînant mes skis entre les files d'attente, prise dans le brouhaha, je me heurtais à la cohue et l'excitation du «tire-fesse».

Dans mon souvenir, j'ai dix ans, et ce n'est sans doute pas l'esprit de transgression qui m'a fait franchir les banderoles orange fluo qui interdisaient l'accès à la sortie des télécabines ; précisément à l'endroit où ces machines de fer jaune pisseux quittent les rails, toutes les quatre minutes, pour surgir à l'air libre. Je n'étais pas une rebelle, juste une gosse introvertie, peu causante, le plus souvent solitaire, mes biographes l'ont assez souligné. J'étais, je suis restée, incapable de lire les signaux les plus conventionnels. Je me souviens parfaitement de ces banderoles que le vent agitait, elles étaient maintenues par des piques plantées dans un ramassis de neige grisâtre et leur mouvement était comme une invitation. Est-ce le léger bruissement de cette cordelette orange, torsadée par endroits comme un papier bonbon, qui m'a permis de braver l'interdiction ? Une trouée ? La trace d'un passage ? Le danger n'était signifié par aucune pancarte, aucun mot ; c'est sans doute la raison pour laquelle j'ai laissé mes skis s'engager sur la neige sale qui protégeait l'accès, puis, poussant sur mes bâtons, j'ai basculé vers la pente pour me placer doucement, délicieusement, sans bruit aucun, au beau milieu de l'interdit.

J'étais en plein danger ; ça a toujours été ma place : j'aime me glisser à la marge. L'«entre-deux» est un lieu qui me procure une joie quasi érotique, un moment d'extase qui me plonge dans l'inconscience, je crois que j'étais dans cette jouissance lorsque c'est arrivé, le regard tourné vers les cimes.

On me reproche d'être avare de mon temps : je ne donne que très peu d'interviews, je ne voyage quasiment pas, je ne m'intéresse pas à mes lecteurs, je le confesse. Mes écrits, je les conserve jalousement par devers moi, il faut toute la force de persuasion de mon éditeur pour que je consente à m'en séparer. Cette réunion autour de mon œuvre m'oblige à m'adresser à vous, en direct. Il y a très peu de photos de moi, ainsi prenez-vous note de mon dos voûté, de mon souffle court ; je suis si vieille maintenant, même rehaussée d'un micro, ma voix peine à vous parvenir, c'est le lot de chacun d'entre nous. Je ne souhaite pas m'imposer davantage, juste raconter le jour où je ne suis pas morte car je n'ai rien d'autre à vous offrir que répéter mon goût pour l'acte d'écrire. Mais que puis-je vous donner d'autre ? Depuis mes dix ans je n'ai plus de temps à perdre à vos jeux idiots – monter/descendre les pistes – je n'ai pas voulu d'enfants, je n'ai vu qu'à peine mes compagnons partir, occupée que je suis à écrire, en attendant la prochaine cabine.

Je ne l'entends pas, je ne la vois pas surgir, toute hérissée de skis que les vacanciers viennent de charger, elle avance pourtant vers moi. Je sens l'énorme masse passer près de ma tempe avant de poursuivre son chemin dans les airs. Je sens le souffle de la machine et sa puissance ; à quelques centimètres près, je suis morte sur le coup, le crâne défoncé.

Pendant ce temps, on organise un colloque pour rendre hommage à mon œuvre, je vous en remercie, j'ai travaillé avec ardeur, toute ma vie. On veut recueillir mon témoignage, je vous sens impatients de me questionner. Le temps presse, les médias diront qu'il s'agit sans doute de mon dernier récit, je le termine donc, si vous voulez bien me prêter attention. Ensuite, comme je n'ai plus de bâton de ski mais une bonne vieille canne de bois, je m'y appuierai pour revenir à mon cher travail. Pardonnez-moi de ne pas participer au débat qui s'ensuivra, je laisse à mon éditeur le soin de lire le mot de la fin. Je vous remercie de votre attention, au revoir mesdames, messieurs.

Sous la bouche sombre d'où émergent les télécabines chargées de touristes, il y a une plage de neige vierge, un blanc scintillant, très doux qui recouvre la couleur, la menace des aspérités rocheuses de la terre, jusqu'à son odeur. Je m'en rappelle maintenant, c'est cela qui m'a attirée.

C'est bien là qu'il faut être, c'est la bonne distance et je ne peux m'en approcher davantage, m'expliquer autrement que par l'acte d'écrire. Ma vocation d'écrivain est née à cet instant, l'hiver de mes dix ans : le temps m'a été compté, révélé devrais-je dire car je suis toujours cette jeune silhouette, plantée devant le trou béant d'où va sortir la masse qui s'abattra sur elle. Toutes les quatre minutes, la mort me frôle. Vous pouvez toujours venir me réchauffer, me crier de rentrer, m'applaudir même, je reste à cette place. Je n'ai pas peur, je suis dans l'extase des limbes, concentrée dans cet entre-deux où l'acte d'écrire opère son retournement sublime, tandis que la trace rouge de mon sang s'imprime dans la neige.

Un soir

un soir j'entrerais par la fenêtre de ta chambre – j'emprunterai les voies que les nuages inventent pour ceux qui respirent au rythme d'une phrase sans fin – un soir j'irai jusqu'à toi sans le détour du monde réel et nous pourrons partager la vérité des paroles qui se murmurent dans l'expiration des premiers baisers

ce soir-là le tonnerre roulera des colères anciennes pour recouvrir enfin le petit monde de mes douleurs – je tremblerai sûrement de tous mes membres d'avoir à devenir moins triste – de devoir te faire rire – et d'avoir à bâtir un monde en dehors de moi

nous partirons à pied nous partirons alors – voici que résonnent les murmures étonnés – que se tendent les regards de ceux que nous quitterons – dont nous sommes loin déjà – et voilà qu'ils sont plus loin encore à parler le langage des pierres alors que nous apprenons celui de la fuite et du vent

nous transpirerons la sueur des chandelles qui veillent sur les nuits sans fin – nous sentirons la brûlure descendre vers le centre de notre corps – nous plongerons les mains dans les cendres de ce qui ne revient pas – et partagerons la pleine lune éblouissante et ronde pour apprendre la langue de ceux qui ne reviendront pas – nouvelle lune éblouissante et ronde dans les cendres brumeuses du matin

notre peau durcira sous les pluies aussi glacées que le gel des matins d'avril – mes mains seront rugueuses oui mais tu trouveras qu'elles tournent mieux que toute autre les pages blanches et noires de tes seins ouverts – qu'elles inscrivent plus patiemment sur la peau et les os le plaisir d'être deux à soupirer ensemble comme soupirent les flambeaux déployés des batailles

puis il faudra disparaître un jour se fondre avec la terre sous nos pieds la poussière qui fait naître les arbres sous la lumière – il faudra que je te quitte – ce sera un matin à l'aube après une nuit à parcourir les crêtes de notre sommeil – entre le rêve et l'éveil nous aurons vu s'accomplir le partage puis la réunion de l'un avec l'autre – entre le jour et la nuit – entre toi et moi alors il n'existera plus rien que le souffle sans corps du vent

Six Hamsters dans une cage

C'est au creux de l'oreiller que la mer tourbillonne rageusement et que déborde une écume jaunâtre qui engloutit la ville comme une bouche mousseuse. Éteintes les lumières des rues, des parkings, des bars et des cafés, grillées les ampoules. L'électricité ne passe plus dans les fils qui reliaient ces petits endroits où la vie grouillait joyeusement comme une bande de cafards sous la poubelle d'un restaurant. Le courant ne s'ouvre plus dans ces lieux vivants et ces foyers où les gens buvaient, riaient, mangeaient. Dans ces lieux de vie commune, où les gens faisaient souffrir avec délectation et souffraient ; communiquaient sous la musique bruyante et l'éclairage coloré et mobile des spotlights.

L'écume avait peu à peu grandi et gonflé jusqu'à dépasser la taille des buildings qu'elle avait fini par ensevelir. Elle était légère et quasi inoffensive mais sa masse avait fait quelque dégât. La vie prise au jour fut rendue à la nuit. Il y eut un calme puis un mouvement de panique qui bloqua tout mouvement vers l'extérieur pendant une journée entière et puis le silence à nouveau. J'étais restée là. J'avais toujours le désir d'aller à la mer et puis, je n'avais nulle part d'autre où aller. Pas d'autres maisons, pas d'amis, pas de famille. Alors me voici, maîtresse des fantômes. Parfois je cherche un moyen d'émerger, voir ce qu'il y a dessus, si le ciel toujours est, si toujours il est aussi bleu qu'avant, si toujours il est étoilé. Je voudrais savoir le temps, l'heure qu'il fait. Y a-t-il d'autres gens, à part moi, qui sont restés là ? Parfois, je veux traverser ce naufrage terrestre, je cherche, j'explore sans savoir où je vais, perdu dans ce dédale sous-marin, l'instinct guide. Je glisse, rampe, cours dans un couloir éclairé par des néons blafards.

Ensuite une porte, qui bloque mais en forçant bien on peut l'ouvrir. De l'autre côté une pièce sombre, lorsque les yeux s'habituent ils distinguent enfin des rongeurs dans une cage, des centaines de cages et à l'intérieur, des rongeurs d'espèces différentes, des rats, des écureuils, des souris, des ragondins, des cochons d'Inde et d'autres espèces inconnues, hybrides ; nés de divers croisements, nés du résultat d'expériences de quelque savant fou, perdu, disparu dans la washing machine peut-être... Peut-être qu'il est encore là tout près, peut-être qu'il m'observe quelque part. Peut-être même que j'hallucine. Les rongeurs bougent dans leur cage, ils font un bruit affolé mais timide. Je me sens familière à ces bêtes bizarres et sans raison véritable, responsable d'eux. Une responsabilité qui pèse, un lourd poids volontaire ; comment s'en libérer ? Je pense à les nourrir, les nourrir, les protéger, nettoyer leur cage qui sent, séparer les mâles des femelles sinon ils vont se multiplier, ça va grouiller de partout. Il y a environ six individus dans une seule cage, disons trois mâles et trois femelles. Sauf raison particulière les trois femelles risquent d'être fécondées. Supposons qu'il y ait six petits dans une portée. Trois portées feront dix-huit petits. Si la moitié de

ces petits, c'est-à-dire neuf, sont femelles, plus les trois précédentes, cela fera dans peu de temps douze femelles fécondables. Si ces femelles ont chacune une portée de six, alors ça fera bientôt soixante-douze petits. Et si la moitié de ces soixante-douze, c'est-à-dire trente-six, sont des femelles et que chacune a une portée de six, moins les trois premières, ça fait trente-trois. Trente-trois fois six ça fait cent-quatre-vingt-dix-huit nouveaux rongeurs ; j'additionne avec les précédents, ce qui fait un total de trois-cent quatre-vingt-dix-sept. Il doit y avoir cent cages dans cette pièce. Oui, cent cages. Donc d'ici quelque temps je risque de me retrouver avec trois-cent-quatre-vingt-dix-sept mille rongeurs.

Pourquoi vouloir m'occuper d'eux, ce n'est que de la vermine. Je suis une femme forte une femme seule, une femme forte ne peut pas s'encombrer de petits animaux, c'est impossible. Comment sont-ils arrivés là ? J'invente des subterfuges pour me débarrasser de ce poids moral inutile. Comment les tuer ? Violente liberté. Un sentiment de culpabilité m'envahit. Je résiste, résiste. Je me mords la langue de toutes les forces qu'il m'est possible de mordre. Je la serre autant que je peux, je la serre entre mes dents sans la lâcher. Je la mords et, quand je finis par desserrer, ma langue gonfle, sans s'arrêter, elle continue de gonfler, jusqu'à emplir totalement l'espace de ma bouche. Ma bouche est pleine de ma langue, j'étouffe.

Géry Lamarre

Le cap d'Antibes

De l'Anse de l'argent faux à la baie dorée

I.

Mi-lune
au clair du jour

La mer claque ses draps
trempés d'écume
aux roches littorales
je progresse éclaboussé
les vagues trébuchant mon rivage

Je suis les pas
de mes enfants
dans un paysage ivre de vie
tandis que la scansion des flots
l'odeur si singulière des embruns
enivrent ma marche

2.

Ici la Terre enfanta le feu
celui-ci fondit les minéraux
et les eaux aux grands vents alliées
firent surgir dans la pierre
des glyphes anciens mystérieux

Apparaissent plus loin
des jardins de stèles minérales
landes de bruyères
nuances de jaunes et verts
cristes marines
garoupes et passerines
réaniment le fané des roches usées

3.

Le travail des hommes
œuvra aussi à ces limites incertaines
escaliers d'andésites
et roches scellées
dévers et vertiges
virages raidillons
le sentier
longe
sublime
notre frayeur

Chaque pas est émotion
trouble grandiose
cœur à cœur qui bat la mesure
du rugissement des flots
marquant le tempo de notre finitude

Sillonner vents et forêts

C'est sillonner le Temps
Et les silences

Temps vertical
des couches de feuillages
morts strates d'Histoires
grandes et infimes
en travail de mémoire

Temps vertical
de ces veilleurs
qui se trémoussent
cieux dans les cieux
avec cet entrain paisible
qui dépasse nos vies

Et le temps
horizontal
des vents
qui entraînent dans leurs bras
ces grands danseurs sans élan

Marcel Moratal

Fin d'année

Pauvre animal pendu
par les pattes arrières
en plein courant d'air
le groin dégoulinant
de sang dans la sciure
et l'indifférence totale
de ces visages avant biture
dans leurs yeux brillent
déjà les huîtres rituelles
qui rempliront demain
les sacs poubelles
de ces faux appétits satisfaits
de ces rots mal contrôlés

Le derrière à l'air
à l'envers
la tête en bas
bientôt dans le plat
le cochon fait un pied de nez vinaigrette
à toutes ces mines défaites
vers des lendemains jus de chaussettes

Je n'aime pas les fins d'années
car on ne respecte pas les sangliers

Armand Ségura

Mozart à Vénus

Les liens musicaux un par un
prennent l'onde, et les rangs sont si près
sur le trait de l'amour, qu'à l'oreille un ou mille
ont le même détour, de ta tulipe blonde
à mon archet qui sonde. L'arpège de la vie
ordonne la seconde et hante cette touche
au lit du contre-jour, sur le piano noir
qui reflète alentour ton sublime visage
à la crête du Monde.

La Musique est le Vin d'un vase extravagant.
Son murmure ondulé rend le cœur élégant et, mêlés,
l'une et l'autre bercent ta silhouette.
Cette partition est un ciel rectiligne,
où l'artiste exalté a usé sa baguette à dessiner
la note la plus digne envers toi.

La mémoire de l'océan à Cadix

J'ai rêvé l'océan dans un monde d'amour,
un parterre infini de fraîcheur et de sable,
et le dialecte grave
en l'écume du diable, et surtout ta présence
en reflet, en retour ! Mes yeux las de sommeil,
éclairés tour à tour par cette rêverie
d'un bonheur insondable, seuls se sont évadés
sur le repli aimable de la mer,
cette nuit, qui m'offrait son séjour !

Que la solitude la plus âpre me blesse,
jamais, je ne prierai
l'envers de mon ivresse ! Île d'oiseaux heureux
dans une eau opaline ! Je n'ai pas inventé
ce songe de plaisir : je l'ai ressenti hier
pour demain, chère Ondine, comme toi
respirant la nuit d'un avenir.

Le partisan libéral

Le vagabond promène une ombre, une blessure.
Par-dessus ses haillons, son baignoire s'évapore
comme tombe une cape
au pavé de l'aurore, avec un froissement
d'espoir et de ramure. Les semelles mouillées captent
cette eau impure, et le fantôme sombre au fond
comme une amphore. Cet homme maintenant
que la clarté dévore, annonce le courage
au seuil de la rupture.

Et retenant ses pleurs dans un coin de sourire,
vite il tourne le dos
aux chacals en délire, doucement
se rappelle enfin qu'il aime vivre !
La lunette l'invite au centre de la cible,
paralyse sa grâce au synthétiseur exalté :
cent microprocesseurs d'un invincible bonheur !

Gabriel Zimmermann

Stèle I

Promets-moi, quand la nuit
Couvrira mes yeux, quand mes mains
Seront racines
De pierre et ma bouche
La double lande
Du silence ; à l'heure
Où je serai – oui, vide
Promets-moi, après m'avoir pleuré,
Lavé, habillé, veillé
Et avant de me descendre en terre,
Promets-moi, par égard pour mon éternité,
De poser sur moi les jouets de mon enfance,
Ces figurines,
Mets-les contre ma tempe,
Qu'elles soient mon bijou pour l'au-delà,
Dans la nuit si proche
Mes bras ne saisiront plus
Mais si quelque chose
Survit, j'en serai de les avoir là, tout près,
Apaisé un peu.



Sophie PATRY, *Darkness 4*

Contributions des *Chantiers d'écriture*

Narrations autour de la photographie *Darkness 4* de Sophie Patry

Patrick Fourets

Du noir et blanc, aux couleurs

Une salle de bistrot, bière fraîche, soda light, quiétude : un Dandy, en séduction d'une femme à chemise bouton d'or, argumente, sourire publicitaire – un impatient, l'œil sur son téléphone portable, l'autre vers la porte d'entrée, guette son rendez-vous – des habitués – joyeuse chamaillerie – «tapent le carton». La file s'allonge devant le guichet des tickets grattables – attente de hasard heureux – derrière le comptoir, la serveuse essuie un verre, regard périphérique, professionnelle – debout appuyé au zinc étincelant, le sourcil froncé, un homme interroge le journal mis à disposition des consommateurs. Réflexion : Je viens de remarquer qu'il n'y a personne assis à la terrasse ensoleillée du café. Mon *petit noir*, dans sa tasse blanche posée sur une soucoupe, a pourtant le goût du quotidien paisible – théâtre d'illusions – faux-semblant, et cette photo – que fais-tu là accrochée au mur avec tes éclairs verticaux blancs et tes flous gris ? Ton paysage s'est effacé derrière cette incandescence – feu éblouissant interrogeant les dieux. Ton histoire est étouffée, hors d'un cadre où tu pourrais te raconter parmi d'autres dans une galerie appropriée. Car tu n'es pas unique. Tu dois appartenir à une famille de clichés, éparpillée. Fixée au mur et ignorée par la plupart des consommateurs, tu tentes d'exister à l'ombre du percolateur aux parfums d'ailleurs, étrangère.

As-tu remarqué cette télévision qui bourdonne des informations inaudibles – les images de longues colonnes humaines, ombres grises. Elles fuient des pays sans couleurs – ruban de marcheurs obstinés en quête d'une mer-espoir, vert printemps, azur, bouton d'or, fuchsia... Cette mer ils en ignorent le nom – quelle importance – Ils savent son humeur changeante, ses colères aussi quand le vent la dérange. Ils murmurent des prières de clémence. Ils songent au récit – biblique et coranique – la mer va s'ouvrir à leur passage. Rêve fou, ils vont devoir s'entasser sur des embarcations, beaucoup – sans bouées de sauvetage – pour traverser et rejoindre le bon côté de la mer. Pour venir s'asseoir à l'une des tables du café où tu sembles les attendre.

Quelqu'un a-t-il mis une pièce dans le jukebox. J'entends la voix de John Lennon : « Imagine, all the people ».

Songe. Ta fulgurance de blanc a trouvé son prisme. Tu irradies des couleurs de saison nouvelle : vert printemps, azur, bouton d'or, fuchsia... invitation à déguster sur la terrasse ensoleillée, un *petit noir*, dans sa tasse blanche posée sur une soucoupe.

La leçon de vie de Théo

Aurait-on pu dire que le jour pointait ? Était-ce cela qu'on appelait « entre chien et loup » ? Deux heures qu'il cheminait. Le temps depuis des jours s'annonçait incertain. La route était longue mais l'aube naissante lui semblait généreuse. Sa foulée s'allongeait maintenant. Le cerveau toujours engourdi par le froid il souriait : le corps marchait bien, son organisme répondait encore malgré le poids des ans et des rhumatismes.

Il avait dû régler cette affaire avec l'administration, impérativement. Et comme la courroie de transmission de sa voiture avait lâché, il lui avait fallu se résoudre à solutionner cet imbroglio à pied. De toute façon, il fallait la garder pour les grandes occasions. Son petit stock de carburant était trop précieux. C'était l'histoire d'une longue journée tout au plus pour revenir au Mas de la Barque.

La lumière blanche inondait la prairie délaissée. Les hommes abandonnaient les uns après les autres. Cette terre était trop dure, le climat trop rude, la pierre partout présente poussait chassant le sol. Il avait dû partir très tôt ; ses chaussures, d'abord mouillées par la trop rare rosée s'étaient à nouveau contractées. Il était content de respirer l'air sec et sacrément froid. Il aborda une châtaigneraie à l'abandon. Pendant des générations, les hommes s'étaient nourris des châtaigniers que des moines dans un autre temps avaient acclimatés dans cette région des Cévennes. Il appréciait les troncs lourds et affaîssés, les longues branches qui s'éloignaient du tronc, puissantes et nourricières.

Il se rappelait quand, petit encore, il épluchait les châtaignes qui constitueraient l'essentiel de son repas. Il en faisait deux quand son oncle en préparait dix. Les repas n'étaient pas variés mais quand on ne sait pas qu'autre chose existe on n'en fait guère revendication.

Un jour – il avait grandi alors – il dit à son tonton :

– Pourquoi est-ce que j'épluche des châtaignes puisque tu me les prépares ?

– Tu serais mort si je ne l'avais pas fait, tu étais sans force et trop malingre.

La conversation s'était arrêtée là. Son oncle n'avait pas relevé le côté impertinent de la question. Il lui avait répondu comme à son habitude calmement.

Seulement, depuis ce jour, il devait se prendre en charge et le soir il mangeait ce qu'il avait préparé. Il avait tiré plusieurs leçons de ce bref échange. Qu'il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler pour ne pas blesser les gens qu'on aime, que la parole est un outil voire une arme et qu'il vaut mieux, parfois, ne pas poser de question.

Il avait à présent atteint la forêt de mélèzes aux corps droits qui se jetaient vers le soleil. Les bois succédaient aux prairies, les prairies aux éboulis. Les grands espaces dégagés pleins du granit rond gris ou rosé allaient prendre fin bientôt. Tant mieux ! La chaleur commençait à peser.

Il entra dans le petit bois de Blanche-Neige. Pour des chênes, ils présentaient mal. Pourtant le bois portait bien son nom avec ces troncs bas distordus par le vent, presque rachitiques qui assombrissaient brusquement la vue alors qu'on arrivait ébloui par le jour. Les branches basses gênaient la progression. Depuis trois générations sa famille venait ici et on racontait toujours les mêmes histoires sur ce bois. Son caractère ensorcelé. Ses branches corrompues, vivantes et mauvaises qui quoi que vous fassiez vous surprenaient toujours à un moment ou un autre et vous arrachaient alors un cri de douleur... Comme Blanche-Neige dans le bois, la nuit avec les arbres qui se liguent contre elle, l'écorchent. Une nature, un monde soudain dangereux. La progression devenait lente. En tout cas la brusque fraîcheur l'avait abattu d'un coup. Pourtant la route était encore longue. Le soleil tournait. Peut-être faudrait-il couper au plus court.

Un chevreuil avait écorcé le tronc encore tendre alors qu'il abordait le massif des Louvières. Il sourit. Et se décida à faire une pause au spectacle de la pie arrachant le bord d'une herbe dentelée et drue. Elle s'en servit pour harponner des larves dans un morceau de bois mort. Ingénieuse la pie comme toujours, comme tous les corvidés ! Ça remplaçait bien la télé.

Bien sûr la forêt fourmillait de vie, il sentait les animaux autour de lui. Des oiseaux l'accompagnaient de leurs chants. Là un merle, là un pipit farlouse et son ti tit it caractéristique. Il se décida alors à couper dans le bosquet dont une lumière blanche baignait, jusque tard dans le bas du sol, les fûts verticaux et denses. Il ne savait si c'était les troncs qui semblaient lui barrer la route ou ce rideau de lumière zébrée. Bizarrement des vers de Théo lui revinrent. Qu'il déclama :

La danse des affligés par un soir sans vent

Il est encore temps.

Tu es là, élançant si lentement tes bras engourdis
qu'on te dirait figé en une statue de Boue
Et pourtant bien que la lumière soit tombée
celle du lampadaire révèle ta nudité. La danse
de tes bras libérés commence.

Tu souris au ciel tournes sur toi-même, dressé, debout.
Je n'ai jamais vu de derviche toujours tourneur, en vrai,
et pourtant ton immobilité me donne le tournis.

Le vent n'est pas de la partie.

Tu n'en as pas besoin. Le mouvement est en toi.

Tu le dessines. Tu le vis.

Danseur toujours présent tu appelles la joie

dans le sacre du printemps à venir..
Un petit tour et me voilà car, petit zéphyr
je suis. Et près de ton voisin
aussi efflanqué, je tourne. Lui est spectateur. Tu l'as conquis
vois comme il t'attend. Sais-tu que tu es mon préféré. Hein ?
J'aime te regarder, te saisir.
Je ne me lasse pas de ta silhouette déjà mature
Lorsque je serai cendre pure,
je serai à tes pieds enterré
Mon chêne adoré.
...

Son regard remonta le long des troncs imberbes. Pourquoi ces vers hermétiques et jamais totalement compris que lui répétait Théo en Pologne comme une rengaine, une vraie scie ?? Pourquoi ces paroles sur la mort ? Etaient-ce ces arbres irréels sans branches dont le fût se perdait dans le ciel et la lumière ? Il en était là de ses réflexions quand le toc toc toc d'un pivert le fit se retourner. Un bref instant il sentit une masse bouger. Il devina une présence. En y réfléchissant, le silence avait précédé cet instant, le chant des oiseaux s'était tu après le cri d'un geai. Le geai qui toujours voit avant et alarme ce monde. Il avait alors discerné dans la pénombre du taillis, sur sa droite deux yeux jaunes émincés. Impossible.
« Impossible » répéta-t-il.

El Lobo avait entendu des craquements et s'était approché. Cela faisait des jours qu'il n'avait mangé. Sa cicatrice le lançait encore mais la fièvre était tombée. Il avait dû fuir l'Italie. Sans raison les hommes avaient exterminé sa meute, sa famille. Dans le cadre de tirs réglementaires ! Sa compagne était morte puis ses petits. Une balle l'avait effleuré ; le sang et ses forces étaient partis, la température l'avait terrassé un temps. Il avait réussi à se terrer puis à partir. Loin. Combien de jours était-il resté tapi ? Son corps avait réagi comme lorsqu'il avait été mordu par la vipère. Il avait déliré le museau brûlant, la truffe sèche dans une cache. Le filet d'eau qui circulait à ses pieds lui avait permis de tenir. Il n'avait plus d'attache ; il y avait en lui comme une rage qui se développait. Le mâle alpha vit l'homme qui ne manifestait aucune peur. Il avait d'abord senti une odeur qu'il reconnaissait, l'odeur de l'Homo, une senteur unique. Cela faisait des jours qu'il n'avait pas croisé des traces de ces abrutis sanguinaires. « Incroyable » se dit Luc et pourtant. Ce n'était pas un herbivore. Trop bas pour un ongulé, trop sûr de lui, trop méfiant... Un chien errant redevenu sauvage ? Mais cette couleur, cette distance soigneusement conservée ? Ce museau trop long ? Juste un peu trop loin pour un tir rapide. La bête avait déjà eu affaire aux hommes.

El Lobo avait frôlé la mort à maintes reprises dans son errance. Outre la faim qu'il n'avait pu assouvir par quelques lapins, baies, bousiers et jeunes écureuils imprudents, le souffle du TGV l'avait frôlé une fois et projeté contre le remblai. Un peu plus tard, les mâchoires d'un chien près d'une bergerie puis un appât empoisonné particulièrement tentant avaient allongé la liste et l'avaient résolu à prendre de la distance. Pendant des nuits il avait tracé son chemin erratique à distance de ces fous furieux. Et là, l'un deux, loin de tout, venait le provoquer, alors que depuis des semaines il n'avait pisté cette odeur mais celle d'une femelle. Non l'homme n'avait pas peur. Il sentait la curiosité. La rencontre si on peut parler d'une rencontre avait été brève. Les rais de lumière argentée avaient avalé la bête, les sons familiers de la forêt étaient revenus. L'homme n'avait pas tiré et El Lobo ne comprenait pas pourquoi. Il le suivit d'abord masqué puis s'enhardit et ne sentant pas d'autre odeur humaine, se glissa sur le chemin mais à honnête distance.

Luc savait qu'il ne fallait pas montrer sa peur, ni s'accroupir. Sa hauteur, sa verticalité déjà constituait une défense. Mais à présent il devait être vigilant et ne pas faire de pause sur un tronc pour se requinquer. Il ne comprenait pas : un loup ici ? Étonnant ; étonnant au sens premier du terme, étonnant... le tonnerre, comme frappé par la foudre.

Il se rappela les propos de Théo en Pologne : « De mémoire d'homme ici le loup en bonne santé ne nous attaque pas. Même s'il n'a pas peur de nous. Il est très curieux et peut s'approcher ; il y a beaucoup de fantasmes ; s'il s'approche des maisons, si on voit ses traces c'est uniquement parce qu'il a faim et que nos poubelles regorgent de proies faciles. Il suit aussi les chevreuils qui poussés par les chutes de neiges viennent dans les pâturages et se rapprochent de nos habitats. C'est ainsi que les contes reprennent vie. Le loup s'attaque aux individus les plus faibles, les plus malades. Il choisit la solution la plus économique et se préserve. » Il lui fallait faire un long crochet : oui, il avait la solution.

La lumière tombait. Il approchait du village et allait se débarrasser du loup ainsi. « Ils se méfient des hommes, ils peuvent te suivre mais jamais ils ne s'approchent des habitats groupés, d'un village, ils tournent autour. Dès qu'il y a la brillance d'une lampe à pétrole, ils reculent. » La voix de Théophraste continuait. Quand ils étaient perdus dans la forêt polonaise Théo lui avait soutenu le moral alors qu'ils étaient isolés de leur brigade pendant la guerre. Théo qui avait disparu...

Il devinait encore la présence du mâle alpha, puis quand les habitations se densifièrent et que les chemins devinrent pierrés la tension se relâcha : la bête avait abandonné. Il pénétra plus avant.

A l'abord du village, le Chanterujols coulait ; la rivière fleurissait les terres. Les premières maisons encore loin du cœur paraissaient vides, closes. Les vergers se montraient pourtant bien entretenus, les murs de lauze bien dressés. Certaines semblaient abandonnées. Depuis la « Grande Crise » qui avait suivi le « Grand Attentat aux énergies » les villages, vivant comme celui-ci, avaient fini

par lentement dépérir, accentuant la tendance séculaire ; les jeunes partaient de cette terre sans avenir. Mais belle, mais âpre, mais incertaine. Il avait suffi d'un virus mutant.

Il se remémora les journaux télévisés d'alors. Des soi-disant fichus éco-terroristes avaient pu rendre l'essence, le gasoil etc. impropres par l'implantation d'une simple bactérie dans les supertankers et les réserves. Nous sommes peu de chose. Et la fragilité domine ce monde.

Assez rapidement et irrémédiablement l'énergie fossile contaminée avait mis à bas une grande partie des transports et des machines. L'économie encore très dépendante du pétrole s'était effondrée : trop peu d'éoliennes, trop peu d'hydroliennes. Trop peu de solaire...

Il arriva au centre du village espérant trouver hospitalité pour la nuit, dans le café, près du vieux temple protestant. Le silence le frappa, personne sur la terrasse sous la bignone. Fermé. Il tapa, appela. En vain. Il entendit un volet grincer, chercha du regard. A peine un rai de lumière passant les jointures. Avançant il appela, tambourina. Recommença contre d'autres persiennes mal calfeutrées. La solidarité semblait ici un vain mot. Il était prêt à payer pourtant. Des bruits de voix s'étouffaient à son passage.

Il fallait donc poursuivre. Encore un effort, sa maison forestière, le Mas de la Barque sur le mont Aigoual, se trouvait loin. La lune toujours brillante commençait juste à se voiler de nuages.

Son idée semblait juste : il avait semé la bête, elle se méfiait des hommes en meute. Ces maisons ces quelques rues, la lumière et les bruits assourdis témoignaient de leur présence en nombre.

« Un loup en bonne santé n'attaque pas l'homme », disait Théo. « Même un homme à la vue basse et au tir incertain comme toi. Et qui dit hommes au pluriel dit fusils en grands nombres. »

El Lobo avait vu sa femelle tomber en Italie ainsi que ses petits. Il avait de loin vu les hommes avec les chiens et leurs bâtons de feu.

Les maisons de schiste s'espaçaient à nouveau, le village s'étirait ; des champs s'intercalaient, des potagers plus grands partaient en longues bandes. Puis vinrent les vergers. Enfin les dernières lueurs s'éteignirent, Luc sortait de Saint Banzille. Il avait froid et accéléra dans la nuit. Le chemin pierreux se présentait clair, dégagé et renvoyait bien la lumière. Les nuages serraient fortement la lune.

Au détour du virage les nuages s'en séparèrent. Belle et ronde presque féconde. Il savait que le prochain hameau Saint Leu, était perdu des hommes, inhabité depuis le décès du vieux Pierre. Quelques flocons le surprirent. Ah non pas la neige ! Et pourquoi pas la tourmente ! Il faudrait encore longtemps avant que...

Reflétant la lune, les deux prunelles brillaient dans la nuit. El Lobo l'attendait. Il avait contourné le village.

« Les loups sont très curieux, évoluent autour des villages, prêts à faire des dizaines de kilomètres pour suivre une piste. Seuls les loups malades aigris par la faim et le désespoir deviennent dangereux », disait Théo.

Claudine Guillemin

En forêt de Montmorency

Au cœur de la forêt, là où les troncs se vrillent,
La force des bouleaux attirait vers les cieux
Les amoureux transis mais tellement heureux
De choisir l'endroit clé pour que leur bonheur brille.

Lignes croisées de fûts dans l'infini du bois,
Arabesques étirées, denses entrelacs de tiges,
Ecrans inespérés que la pudeur oblige,
Havre tapis de mousse, précieux lit de soie.

La lumière vibrait, jouait avec les ombres
Comme autant de miroirs effaçant les heures sombres.
Le taillis du sous-bois étouffait tous les bruits.

Le froid les envahit ; leurs tout premiers ébats
Réveillèrent l'humus. Une laie arriva,
Interrompit le charme et le rêve s'enfuit.

Martine Gouaux

Le sujet : la forêt ? la lumière ? c'est selon...

La lumière est parfois excessive, saturée en longs rubans ou voiles légers, transparents, c'est selon... Mais il est certain qu'elle tombe en cascade le long des troncs pour mourir dans le feuillage, tout en bas, au sol. Elle prend corps, se fait matière ou caresse, étoffe impalpable, c'est selon...

Hors champ, rien n'empêche de penser qu'une végétation luxuriante ou qu'un très léger souffle filtre de minces filets d'eau, module des rythmes, compose un flot vertical. La forêt est tableau, coulées de lumière violente, transparences, scintillements, variations sans fin. A les voir ainsi, on ne sait presque où donner de la tête.

Décidément, ces deux-là s'aiment au grand jour, profondément !

Ronda Lewis

L'odeur

L'odeur moisie des feuilles sous mes pieds,
La vague végétale adoucit la frappe de mes pas
Atténuant un chuchotement déjà imprécis,
L'air même tourbillonne d'une agitation tranquille.

Le bruissement se répand depuis la terre
Et se faufile parmi les rayons tamisés
Mes facultés rebondissent contre
Chaque arbre, une corde de guitare grattée par le soleil.

Les yeux fermés je respire
La brise fraîche du matin qui m'effleure
Les joues. Je me retourne vers le bosquet
Baignant dans la promesse du soleil discret, émue.



Sophie PATRY, *Autoportrait 7*

Rencontre avec Sophie Patry

Capture et mouvement

Par Claudine Guillemain

«Je croyais saisir et c'est moi qui ai été saisi ». Louis Aragon

Lors de chantiers surréalistes accompagnant le vernissage de l'exposition de collages et peintures de Gérard Noiret du 1^{er} au 23 octobre 2016, j'ai rencontré Sophie Patry dans la galerie qu'elle partage avec Louis Tartarin, SoLo Atelier, au 32 rue de Paris à Saint-Leu-la-Forêt. Son talent d'auteure photographe se révèle autour de deux axes liés comme ses deux livres, *Autothérapie* auto-édité en 2015 et *Corpus Natura* édité par Jacques Flament Editions en 2016. A l'occasion du vernissage de la présentation des photographies pointillistes de la plasticienne finlandaise Minna Kokko, j'ai partagé une nouvelle fois l'ambiance chaleureuse et conviviale de ce nouvel espace Saint-Louprien et nous avons pris date pour cette interview.

En couverture du numéro 14 d'*incertain regard*, votre visage source au milieu de feuillages comme une apparition dans un songe. Cette composition, toute en délicatesse, pourrait-elle être votre carte de visite ?

Elle l'est. Je suis incrustée dans les bambous. Ils vibrent. J'en ai planté. La lumière y scintille. Le vent en sort une musique. Tout ce que je fais a un rapport à la nature. Végétarienne, adepte de l'homéopathie et des médecines douces, je consomme des produits biologiques depuis plus de vingt ans : toute une philosophie.

Votre philosophie respire la nature. Vous vous cachez derrière. Vous montrez ce qui ne se voit pas mais se sent. Dans *Autoportrait 7*, la branche, toute en pointillés légers, d'un arbre au tronc caché, barre votre corps flou, comme un sens interdit que la pudeur impose. Une fragilité, une subtilité, une douceur, une harmonie de gris finement dosés, s'en dégagent. Pourquoi choisissez-vous le noir et blanc ?

Je choisis le noir et blanc pour son atmosphère et pour l'émotion qu'il me procure. Les contrastes doux passent aux voilés. Les flous, les silhouettes mènent au silence, au rêve. Chacun voit selon son imagination.

Vous laissez-vous porter par la musique ?

J'écoute toujours de la musique, du rock, de l'électro... J'aime bien «Law of Life» de Farah que j'ai mis en fond sonore de mon site.

Farah parle de *loneliness, violence, war, suffering, anger you never explain it*, mais aussi *mystery, dream, right, countryside, here we go* dans un monde que l'on cherche à comprendre dès le réveil, où on essaie de survivre. Quelle est votre part de cauchemar ou de rêve ?

Je prends le monde en photo tel que je le ressens. Je ne prévois rien à l'avance. Ce sont des instantanés, des mots, une écriture automatique.

Par quoi avez-vous été influencée ?

J'aime la photo surréaliste, le côté fantastique du bistre, du sépia, le côté irréel et imaginaire du cinéma. Les images dans le surréalisme représentent le rêve, les hallucinations, la folie, l'étrange, la confrontation entre la raison et les forces de l'imaginaire. J'aime dans le cinéma les ambiances surréalistes, l'univers angoissant de « *Rosemary's Baby* » de Roman Polanski, le fantastique d'« *Edward aux mains d'argent* » et « *Sleepy Hollow* » de Tim Burton, les films d'horreur, « *Shining* » de Stanley Kubrick que j'ai revu plusieurs fois pour les perceptions extrasensorielles.

Autothérapie comme autoportrait, est-ce se construire seule ?

Je n'ai pas suivi une formation de photographe. J'ai fait des études jusqu'en licence d'audiovisuel à Paris VIII après un BTS Bureautique. J'ai commencé en 2010 à prendre les fleurs du jardin, la forêt de Montmorency. C'est devenu un défi, un travail sur soi. Me montrer me demande un effort. J'ai appris par des tutoriels sur Internet et j'apprends toujours, j'expérimente, je teste.

Que cherchez-vous ?

Derrière chaque photographie, c'est une chanson, on peut s'amuser avec, la tordre, aller au tréfonds, essayer de faire rêver le regardeur et la technique fait ça.

Quelle est votre technique ?

J'utilise un reflex 24 x 36 numérique avec un objectif 18 – 105 mm. Au début, mes photographies étaient en couleur. En 2014, *Vieillies 1*, est une pose courte où j'ai ajouté une texture sépia. La solitude de l'arbre le fait sortir de terre. En voiture, je ne réfléchis pas ; je vois un arbre ; je prends. Dans *Darkness 7*, c'est une pose longue qui tord la Tour Eiffel à travers les branchages qui se mêlent : effet de la dynamique du véhicule.

Ilan Wolff a aussi déformé la Tour Eiffel la prenant depuis sa camionnette transformée en *camera obscura*. Il était venu aménager une classe de l'école du Viaduc de Saint-Germain-en-Laye (78) où les élèves avaient obtenu des déformations amusantes sur des pellicules placées dans des boîtes à bouteilles de whisky-*camera obscura*. Avez-vous utilisé ce procédé ?

Non, je n'utilise pas les anciens procédés. J'essaie en grande majorité d'obtenir les effets directement à la prise de vue.

Comment arrivez-vous à faire ressortir un arbre blanc qui se détache d'un fond gris flouté rayé d'herbes folles décolorées comme *Darkness 13* ?

Je joue avec la surexposition. Il suffit d'une fraction de seconde en plus ou en moins pour que le résultat soit différent. Il y a une part de hasard, une surprise. C'est très difficile de faire exactement la même chose deux fois. Les poses longues démultiplient comme avec un kaléidoscope.

Quel est le point commun entre toutes vos photos ?

Il y a toujours du mouvement. Il fait vibrer la lumière. L'appareil photo est sur un trépied, pour les autoportraits, soit c'est la voiture qui avance, soit ce sont les éléments eux-mêmes ou moi qui bougent.

Dans *Autoportrait 5*, on devine votre bras droit levé qui tire votre tee-shirt, liberté emprisonnée. A quoi correspondent les traits noirs violents qui vous transpercent comme des piques ?

Ce sont deux photos superposées : un autoportrait et des piques avec des barbelés d'un portail avec un effet direct dû au mouvement. C'est un choix de l'inconscient.

Des expositions, personnelles ou collectives, ont précédé celle au Théâtre de la Nacelle à Aubergenville (78) récemment. Elles montrent que vous n'êtes plus une artiste en émergence mais une exploratrice d'effets, chercheuse d'instant magiques, poète, ARTISTE. Qu'est-ce qui vous a fait connaître ?

En décembre 2014, l'association Azimut de Longuesse (95) m'a permis de présenter des «Petits formats». En janvier 2015, 15 autoportraits ont été retenus au concours «Rendez-vous Image» au Palais des congrès de Strasbourg. Ensuite le réseau a fonctionné. J'ai exposé avec Sidney Kapuskar, Ana Tornel, Jacqueline Roberts. J'ai rencontré des gens qui ont apprécié mes photographies. Certains se sont étonnés du rendu de photos numériques alors qu'ils travaillaient toujours avec des procédés argentiques. Jean-Michel Maubert a écrit «L'avenir est aux fantômes», fragments de méditations sur mes photos.

Vous participez à l'exposition «Regards sur l'Art : Confrontation acte 4» à la bibliothèque municipale multimédia d'Achères (78). Avec une extrême sensibilité, vous révélez votre attachement à la forêt, celle de Montmorency la vôtre, et bien d'autres espaces de nature, dans les environs de Saint-Leu, en Bretagne et ailleurs. Quel sera le moteur de votre créativité prochaine ?

Mon imagination. Aux spectateurs de réagir entre rêve et réalité à la Galerie d'Art Contemporain d'Auvers-sur-Oise (95), au Festival Phémina de Nemours (77) dont j'ai conçu l'affiche, dans REV'Arts Bezons (95), à l'Atelier 41 Galerie des 7 Parnassiens à Paris 14^{ème} et au domaine Berson de Meulan (78).

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

La cigale murmure à l'oreille des hommes car ils ont besoin d'espérance (3 digressions sur Marcel Miracle)

N.B. Je tiens Marcel Miracle pour un dessinateur, collagiste, poète majeur. Géologue de formation, il parcourt le monde et ses déserts sur les traces de Malcolm Lowry et de Georges Perec. Il connaît l'eau glauque irisée d'huile des ports embarrassés de balles de coton. Au Sahara il prend le thé et dépanne des caravanes de Land-Rover. Miracle (dont le nom est créé de ses deux initiales identitaires auxquelles se sont adjointes en vrac les lettres du mot « arc-en-ciel ») fait souvent sa valise ou son sac. Il glisse un os de silex, le fil du rasoir, un bloc Rhodia, un savon, un couteau de poche, un petit dico, un atlas pour de bien longues routes. Et entre-temps il crée des œuvres aussi profondes que drôles et qui ne ressemblent à rien d'autre.

(Lire et voir par exemple : *Nuit d'émeute sur la piste*, coll. RE/PACIFOC, art&fiction éditeur, Lausanne.)

I

Marcel Miracle en sait beaucoup sur la pureté des lys et les délices des lits où certains délits finissent les spasmes tandis que dans un cloître proche des religieuses de profondis « clamavitent » en parlant du désir qui s'attrape par la queue.

Tel un satrape l'artiste délite les croisées ogivales qui valent ce que valent les amours de passage. Elles font les bonnes maisons closes, là où en leur corolle rose les dames sont vouées à l'adoration perpétuelle d'un serpent dit vicieux.

Avec ses dessins et dans un style pistil en ciel, l'artiste offre des moments aussi délicieux que ceux procurés par les suce-dites mais selon d'autres voies. Sans doute impénétrables elles transforment l'art en errance, faste, farce, chimère.

Le cœur est mis à nu sans que les visages pâles aient à rougir de devenir indiens. D'autant qu'au martyr de Saint Sébastien l'artiste-poète préfère les fêtes à Noeud-noeud et la Castaflore à Tintin. Dès lors les arbres de la connaissance – ramifiés en bras de clown – deviennent des abris sots. Un inconscient non candide monte l'escalier : il n'a pas besoin d'ascenseur pour s'envoyer en l'air.

Chaque dessin reste un Miracle d'intelligence. Rien chez lui de ces mesquins grelots de la somptueuse beauté aux 50 nuances d'Earl Grey. L'artiste infuse d'autres breuvages pour accompagner sa madeleine proustienne et d'autres bas reins à fesse-toyer. Qu'importe que la lune soit obèse si elle est d'outre mère son tambour se mange à la baguette.

II

Marcel Miracle feint de souiller le réel par ses ouvertures. De fait il le fouille en digne docteur Faustroll d'une ère dite nouvelle. Non réfractaire à l'idée de progrès il prouve que ce concept est notoirement discontinu.

Notre bon prince Mandragore a conscience de l'infériorité de ce principe par rapport à ce que souvent il prétend remplacer. Les prolégomènes « à Marcel » (comme on dit lorsqu'on parle romand ou savoyard) interrompent ceux que la science algide revendique. Par la prolixité de signes jaillissent ici la salive et les dents de l'eau. Et l'ultra sexagénaire prophétise la force de certaines pierres pour un futur à la dimension ininterrompue.

Existe un ébranlement par une suite de mouvements physiques et d'impulsions paradoxales pour compenser notre pauvre durée terrestre. Tout tient du projectile et de l'orgasmique. Le créateur devient l'explorateur des mouvements diurnes, des espaces forains et magnétiques. L'ensemble solide, élastique s'éloigne de l'éther aristotélisque. Chaque œuvre est un peson à ressort aussi mystique que tellurique. C'est aussi un gyrostat propre à faire tourner le monde dans des sens inverses que ceux des coucous suisses.

III

Les férats du lac Léman rêvent que Marcel Miracle les promène en laisse sur les quais de Saint Gingolf, ville lacustre et frontière. Mais l'artiste demeure circonspect ne sachant si les poissons veulent être baladés côté France ou côté Suisse. Pour les éviter et les empêcher de léviter, il navigue dans les miroirs de ses images jusqu'à ce que la main de l'eau caresse la terre. Néanmoins à l'humus l'artiste préfère le sable du Sahara où la route reste infinie devant et à l'arrière de sa marche.

Face à l'universel barreau des cristaux des monolithes ou à la placidité de la dalle horizontale du tombeau du lac il reste l'éternel poète. Il donne des leçons d'inconduite aux moutons de Panurge qu'il a ressuscités pour l'occase. Dans ses œuvres Hercule poireaute et les dents des créneaux de châteaux en Espagne subissent des caries. Mais le créateur les couronne d'épines ou les chausse de binocles.

Chaque image s'hallucine. Des êtres y sautillent, les objets frappés par des cynocéphales, errent comme des dentiers dont la colle ne tient pas. Tout palpite d'ironie en de telles images. Leurs algèbres fourmillent d'équations improbables. Elles sont autant de pantoufles de vair qui ne se souviennent plus des pieds qu'elles contenaient.

Le sang des femmes / Aphrodite Fur et l'impudeur

Seuls les monstres cultivent la pudeur tant ils ont peur d'apparaître inhumains. A l'inverse Aphrodite Fur affirme la nécessité de donner à l'obscénité une forme rituelle contre la terreur impeccable de la pudeur.

L'artiste joue à incarner la plaisanterie de l'extase comme les nécessités du corps. L'extrême obscénité survient comme l'affirmation du féminin de l'être. Contre un ascétisme moral qui rejette l'intimité, l'artiste ose un art qui tord la coquetterie pour laisser apparaître ce qui est tenu comme « inconnu », clandestin, absorbé, épongé.

Aphrodite Fur affirme la volonté de laisser apparent chaque instant de la vie intime de la femme. Elle sort enfin des derniers tabous (monstrations des liquides menstruels par exemple). Elle prouve que le sang n'a pas d'odeur et n'est pas obstacle au désir en dépit de ce qu'en pensent les religieux dans leur fantasme de pureté.

L'impudeur ironise l'épouvante crasse masculine. Elle la transforme en gag. Lors de son cycle la femme n'est pas blessée. Elle n'a pas besoin que soit anesthésié qui elle est.

L'artiste ose montrer le déluge du sang comme jubilation de la nature de femme. Imposer ce qui est caché donne sa couleur au destin féminin. Le sang nu bande comme il tombe, il déclare la chair non impure mais « innocente » et nécessaire.

L'invisible sort de sa chute par l'avalanche du sang. La pudeur est la certitude que le sang menstruel est obscène. Il est de fait celui de l'extase, il respire.

II

Aphrodite Fur révèle le comique de l'épouvante, la clownerie des tabous. L'impudeur devient une violence burlesque qui dévoile « le » secret le plus commun : celui du corps féminin que les hommes « amnésient ».

L'artiste donne des coups sans pour autant afficher une posture militante. Sa révolte est plus profonde. Il s'agit de retrouver une paix souveraine où la femme n'est plus prise par n'importe qui et pour n'importe quoi tout en feignant le contraire dans ses incitations au crime par ses graffitis et ses interventions où s'ébauche une chosification ironique du « trou ».

L'humour de l'artiste est un remède à la haine. Et c'est à peine si un certain mépris (justifié) envers l'homme se lit – mais comme hors champ.

Aphrodite Fur ne cesse d'affirmer une liberté souveraine où se shunte la prétendue élégance honorable faite pour l'envoûtement des foules.

Déchirer un coton baigné de sang devient un acte de liberté face aux tabous organiques et à la masse pullulante des blessures du féminin autant par excès de chair que de trou.

Le viol revendiqué par Aphrodite Fur est celui de la pensée.



Sophie PATRY, *Darkness 7*

Carte blanche à Cécile Guivarch

Jean-François Mathé
Poèmes inédits

Confiances

1.

Pas de but, sinon ce qui le devient au passage,
pas de lien, sinon à briser; pas de lieu
sinon à traverser vers l'exigence de l'horizon.

Partout était ta patrie ouverte.

Et revenu du monde entier,
même s'il était en guerre,
tu étais sans blessures,
comme du vent mordu par les chiens.

2.

Quand le souffle te manquait, le remplaçait
l'indestructible espoir d'atteindre le sommet de la montagne
où la poitrine du vent et la tienne mêlaient leurs cœurs
et gonflaient de battements
le silence d'un futur orage.

S'approchait la plaine
où le vent et toi répandiez une parole expulsée des mots
comme un fleuve en crue de ses rives.

Habiter le monde en le débordant.

Vieux voyageur devant l'éternel,
tu avais fait de nous tes auditeurs
pour que les innombrables feuilles
qui bruissaient en toi
et que l'âge allait bientôt dessécher
se greffent et revivent
aux branches nues encore de notre jeunesse.

Ce que tu avais à nous raconter
nous emportait, nous dépassait
comme des légendes dont chaque mot
inventait le suivant.

Quand tu te taisais, nous étions devenus
des oiseaux perchés à la cime d'un rêve
et dont le cœur battrait bientôt
plus vite que les ailes, après l'envol
vers les étonnements que tu disais plus nombreux
dans la vie que la foule d'étoiles dans ta fenêtre.

On savait qu'un jour
la chanson dont en passant
tu faisais ton sillage finirait avec toi.

Mais toi disparu, ta voix est restée
comme un oiseau qu'emmure l'air.

Il y a dans toute absence
quelque chose qui nie le vide
qu'auraient laissé les départs, les morts.

Dans le ciel qu'elle agrandit
toute absence est un soleil
qui n'a pas raison
de l'ombre d'un brin d'herbe.

Ce qui chante à l'intérieur de l'eau
vient de plus loin que la source
comme nous-mêmes venons
de plus loin que notre naissance.

Tout ce qui passe est un fil
tiré de l'inconnu vers de l'inconnu et

même, que savons-nous du bonheur d'aujourd'hui
qui soudain nous emplit d'un feuillage
dont on chercherait en vain
les branches qui le portent ?

J'attendrai que l'aile de la lumière
aille plus loin que son vol
pour devenir la nuit.
Et je resterai,
front contre la vitre gelée,
à apprivoiser le froid
qui m'appellera du dehors.
Quand je l'aurai rejoint,
à l'étoile, un signe :
elle et moi serons du même côté de la vie,
au-delà d'un mur invisible
que seuls nous aurons franchi
et qui nous rendra inaccessibles.

Carte blanche à Hervé Martin

Bernard Grasset
Poèmes

Fleuve de lumières cachées,
Landes du pays blessé,
Le voyageur s'attarde au seuil des nuages.

(extrait de *Palimpseste*)

Il y a un arbre automnal
Une fontaine solitaire
Un chemin vespéral

Il y avait l'enfance – il y aura le silence

Il y a un visage aimé
Un jardin oublié
Une main de lumière.

(extrait de *Saisons d'exil*)

Fenêtre des présences
Des chemins bleus coulent
Entre la terre et le ciel.

Qui se tient là invisible ?

Des contrées brunes
Où habitent les hommes perdus.

Automne et printemps.

A la fenêtre du matin
Reviennent les feuillages,
Promesse du silence.¹

¹ Sur un collage de Ghislaine Lejard, mai 2013.

Des fleurs rouges aux fruits rouges. Verts, jaunes, bleu – gris. Formes géométriques. Damier des heures. En blanc et noir. Quelques taches bleues. Le regard rêve les couleurs. Vif éclat d'une silencieuse parole. Sentier de rouge présence. Des mots s'écrivent comme une énigme. Traits, signes, symboles. Qui s'aventure au pays des couleurs ? Un oiseau bleu se pose sur le fruit brun à l'orée de l'enfance.²

² Sur le tableau *Fleurs et fruits* d'Isaure.

Isabelle Lévesque

Pour Thierry Metz (1956-1997)

Cache des mains

De fer ou d'acier,
bords acérés,
le sable, la glaise,
le chantier des mains,
la pioche
est-elle plume, un secours ?

Du soir, les mots obscurs tissent au ciel
une traîne pâle.

La lumière se débat.

La cache des mains pour les barreaux,
espoir:

Le manœuvre ouvre les mots
pour arrêter, sombre,
la silhouette de l'arbre
avançant la nuit.

Même les branches rêves meurtris
ne touchent plus le ciel.

Un livre tend ses feuilles,
il se peuple de noir :
si le blanc résiste
et dilue l'encre,
le sang versé sera-t-il
plus qu'une esquisse ?

Comme les branches, l'homme se penche,

brisé.

Pierre Perrin

Gisants debout ou à tenir

*Combien sommes-nous à étouffer
Ce cri de nos entrailles, à bourrer
La mèche au fond de notre gorge ?*

I. RENE CHAR

Il est plus grand que son corps d'homme, sous la terre.

Lié à la souffrance et au partage, au trèfle en feu des lèvres traversées, il écarta le rêve pour l'action et le pain qui sort du four.

S'il fut l'obscur, ce fut avec éclat. Pythie peut-être ! mais d'abord un paysan du cosmos, dont l'unique abandon fut à la fermeté.

La canicule l'abreuvait. Si le bâton l'égarait quelquefois, la plénitude signifiait sa générosité.

Le lire, c'est l'aimer ; l'aimer, c'est le relire non plus en aveugle ni à genoux, mais pour le grain de son poème.

Comme il est peu d'armistice sans nudité totale, il n'est pas de vie dans le mensonge – et le gisant peut se dresser.

Des matinaux le voient tel le rouge-gorge par la fenêtre.

II. RENE GUY CADOU

Un bruissement d'eau claire sur les cailloux

À fixer les mimosas sous sa lampe, ses dons de
Niagara lui avaient fait saisir l'amour de biais, *le temps*
d'une seconde et d'une éternité.

Pour Hélène apparue sur le quai de la gare, il avait
chanté *la double pêche de ses seins*. La passion à peu
près seule mesure les précipices.

Pour atteindre à tâtons la margelle de soi-même et
prolonger un peu le souvenir, chaque poème est un
rapide qu'on remonte.

À franchir la barrière de l'octroi, un faisceau grandit
le moindre de ses vers. Plus que jamais il lève la terre,
où fleurit l'œuvre trémière.

III. JACQUES REDA

Celui qui vient à pas légers

Grand et plus carré qu'un lutteur de foire, les
cheveux de sel marin bouclés d'enfance, il sourit
derrière des écailles. Résolument laïque, la poésie est
son bréviaire, et Cingria le saint du jour.

En fait, le sang d'Ithaque coule dans ses veines. Le
puits est d'humanité, la margelle de bienveillance.
Comme une gravure épure la lumière, il célèbre si bien
le génie des fables que, des yeux à son menton, une
lyre s'imprime qui chante *la même mort que les mots,*
les astres et les monstres.

Les doigts longs et nets servent l'élocution. Quand
la clarté s'épaissit, la paume gauche lui sert de fourche
ou bien se porte à la renverse. Des dieux par terre à sa

propre lévitation, *il n'y a pas de mensonge plus véridique, de plus candide hypocrisie*. Il s'est donné à sa parole, au livre qui n'a pas de fin.

Nul Seigneur il n'appelle. Amen ? La soumission porte en soi la récompense.

[Lycée Considérant, Salins, Jura, 1997]

IV. JEAN PEROL

Les Ailes arrachées

Dans les livres séparés, on n'entend pas la mer.
L'œuvre attend d'être embrassée, rassemblée, que soit surpassé le gouffre originel de la haine. Quel soleil saignera sur son tombeau ?

Si l'homme cru dieu aux grands yeux d'illusion ne laisse en mémoire que la glace et le feu mêlés, c'est sans écraser personne. L'écouter, c'est quasi racheter ceux-là qui l'ont assassiné.

Ton rire, Jeannot, plombe la mort et l'amertume.
Nous n'avions pas discerné les rangs de barbelés que tu franchissais d'un battement de paupières.

Nous n'avions pas deviné que la jouissance brûle sous clé, de naissance, quand, plus que tout, tu tiens à ce que tes livres découvrent le ciel.

V. LE SILENCE FERTILE

« Il est doux de voir ses amis par goût et par estime ; il est pénible de les cultiver par intérêt ; c'est solliciter. »

La Bruyère, *Les Caractères*

À Paris, le ciel pourlèche vos paupières. Coudes serrés, chapeau, cravate, vous parlez fort, de tous côtés, et riez de vos bons mots croisés comme des lames. La certitude dans les talons, la campagne ne m'a guère appris à ricocher entre les hommes.

Le moindre bruit, même débonnaire, me fait taire.

La pauvre vie, la vie toute nue, notre unique trésor à la tombe promis, qui tremble de sombrer chaque matin plus fort, nous porte comme la mer. Êtes-vous paquebot, je me sens un esquif. Pourtant nous partageons de proches embruns.

Chacun se livre, aveugle et sourd, à son secret.

Un cœur de rose à traverser de part en part s'ouvre, se déploie, qui toujours plus élève son chant. La poésie m'aura fait vivre à ma mesure. Je n'en veux pas à l'horizon. Lorsque mes dents se serreront pour la dernière fois, je redirai merci.

Que germe alors, ou non, le silence fertile.



Sophie PATRY, *Vieilles I*

Page 99, journal d'un lecteur

Jean Perguet

La main invisible

Jean Perguet, en compagnie de Vénus Khoury-Ghata, Maguy Marin, Velibor Čolić, François Cheng, Yvon Le Men, François Thibaux, Jaume Cabré.

J'ai décidé de laisser jouer la main invisible pendant ces six mois qui séparent deux publications d'*incertain regard*. Non pas celle du marché théorisée par Adam Smith, mais celle de la table agencée par l'une ou l'autre des bibliothécaires. Cette table située au deuxième étage de la bibliothèque où, dans un désordre choisi, s'étalent les ouvrages des derniers intervenants, une sélection de la récente sortie littéraire et quelques pépites que la main invisible a jugé devoir mettre en exergue.

J'ai volontairement évité, sur la table de gauche, ceux qui, assez nombreux lors de cette rentrée littéraire d'automne, traitent de l'islamisme, du terrorisme, du totalitarisme, pour ne pas plonger un peu plus dans notre plombante actualité. Je choisis *Peleliu* de Jean Rolin¹ et *Les derniers jours de Mandelstam* de Vénus Khoury-Ghata². Est-ce le lumineux prénom, Vénus, qui me fit occulter le mauvais augure du titre : *Les derniers jours de Mandelstam* ?

« Allongé depuis des mois sur la planche de bois qui lui sert de matelas, Mandelstam se demande s'il est mort ou encore vivant.

Le premier mois passé il n'a plus compté.

Moins malades, ses voisins pourraient lui dire s'il est encore en vie. »

Main invisible, que m'as-tu fait tirer là ?

D'une écriture dépouillée, glaciale et implacable, de phrases courtes et directes comme des uppercuts, Vénus Khoury-Ghata nous fait partager les derniers mois de la vie du poète Ossip Mandelstam et de sa jeune compagne Nadejda, condamnés à l'oubli. Ostracisme commandé par Staline pour la parution d'un poème, dont deux vers reviennent en leitmotiv pendant tout l'ouvrage :

« On n'entend que le montagnard du Kremlin,
L'assassin et le mangeur d'homme. »

La prose de Vénus, volontairement journalistique, est très adroitement assouplie par la citation de poèmes, courts extraits de Mandelstam ou de quelques contemporains (Akhmatova, Tsvetaïeva, Maïakovski³) qui décrivent l'oppression en usant paradoxalement d'un vocabulaire lumineux, lyrique, et même, parfois, emphatique.

¹ *Peleliu*, Jean Rollin, P.O.L., mars 2016.

² *Les derniers jours de Mandelstam*, Vénus Khoury-Ghata, Mercure de France, mai 2016.

³ Tous sont édités chez Gallimard, collection Poésie.

« Perquisitions, arrestations, exécutions firent 700 000 morts en une année.
La famine organisée par Staline en tua autant.
Qu'il hurle qu'il procréé ou qu'il dorme
Ce peuple toujours cloué au sol
Écrit Mandelstam à cette époque »

Plombant ? Peut-être pas inutilement. En cette fin d'année où je viens de mal vivre, coup sur coup, un Brexit, la répression turque, l'élection populiste américaine et où je crains, chez nous, la menace du même repli, n'est-ce pas, à travers l'exemple de Mandelstam, une invitation, certes brutale, à réfléchir sur ce que résister veut dire ? Jusqu'où doit aller notre propre résistance ? Si nous basculions à nouveau dans une Europe cloisonnée, vers des nationalismes totalitaires, quelles libertés serais-je contraint de sacrifier ? Et difficile et préoccupante question : où s'arrêterait ma révolte ? Serais-je Mandelstam ou Pasternak, cet autre poète, constamment présent dans le livre, qui préféra chanter le dictateur que renoncer aux honneurs et à la richesse tout en restant, malgré tout, l'un des seuls à protéger Mandelstam ?

Aucune lecture n'est innocente.

Le livre à peine refermé, me voilà au théâtre de Sartrouville. « *Pas de peut-être pour May B !* » titrait la plaquette annonçant ce chef-d'œuvre de la danse contemporaine, un joyau du répertoire de **Maguy Marin**⁴ conçu avec Samuel Beckett. Nous sommes au deuxième rang. Scène obscure, on perçoit à peine quelques groupes de silhouettes blanches immobiles sur le vaste plateau pendant cinq longues minutes d'un envoûtant lied de Franz Schubert qui nous submerge. Puis une aube blanche érige dix statues crayeuses, échantillon d'une humanité diverse, hommes et femmes, grands et petits, maigres et gros, vieux et jeunes qui piétinent en bande, circulent, s'agglutinent et s'égaillent sur la musique de foire des fanfares des Gilles de Binche – relisez le poème scandé et piétiné de Jacques Darras⁵ – dans une oppressante, et parfois nerveusement risible, bacchanale. Je relate cette expérience dans ce *journal d'un lecteur* car « *Pas de peut-être pour May B !* », est le reflet chorégraphique des lectures que la main invisible m'a poussées en illustrant, en scénographies, le peuple, le conflit et surtout, tout en valises oubliées sur des quais de gare, l'exil.

C'est l'évocation de l'exil dans *May B !*, qui m'a fait prélever sur la table le **Manuel d'exil**⁶ : *comment réussir son exil en trente-cinq leçons* de **Velibor Čolić**.

« Le premier cours, nous, une quinzaine de réfugiés (...) remplissons des fiches. Je complète, il me semble, correctement : nom, prénom, date de naissance. Pour la rubrique « votre projet en France » notre professeur de français a une question : - Concours, vous avez écrit ici concours, quel concours ? Je ne comprends pas...

⁴ *May B !*, Ballet pour dix danseurs de Maguy Marin créé en 1981 sur des musiques de Franz Schubert, Gilles de Binche et Gavin Bryars.

⁵ Les Gilles de Binche sont repris dans le recueil *L'indiscipline de l'eau*, de Jacques Darras, Gallimard, janvier 2016. Lu par Jacques Bonnaffé, musique de Louis Sclavis, à la Maison de la poésie de Paris.

⁶ *Manuel d'exil : comment réussir son exil en trente-cinq leçons*, Velibor Čolić, Gallimard, mai 2016.

- Je n'ai pas écrit Concours mais Goncourt.
 - Carrément Goncourt ! s'étonne-t-elle.
 - Oui, Goncourt..
 - Alors bonne chance, soupire-t-elle, mais en attendant le Goncourt, vous êtes un parfait illettré en français.
 C'est ainsi, dans la joie et la bonne humeur », que j'ai continué la lecture de ce roman. Belle leçon de littérature. Comment les mots soignent la gravité de l'exil et ses innombrables fractures par l'optimisme, l'humour et surtout l'autodérision. Fable politique aussi, en cette période d'immigration honnie, où Velibor Čolić, pour rebondir, s'empare de notre langue.

Sur un petit chevalet, la main invisible avait posé **De l'âme**. C'est ce titre et la belle couverture, aquarelle dans des bleus monochromes où des sommets s'échappent d'une mer de nuages, paysage que j'ai assez souvent connu lors de randonnées en montagne, où l'on se sent réellement soi-même porté par la brume et en pleine communion avec la nature, qui ont attiré mon attention. Mais aussi la curiosité. Peut-on, à l'époque du tweet, proposer pendant plus de cent pages, sous un titre laissant délibérément présager un essai de facture classique, une dissertation métaphysique ? Même quand on est l'honorable François Cheng ? Pour ma part, c'était presque gagné d'avance puisque j'apprécie sa poésie et qu'il m'avait interpellé, il y a peu, par ses *Cinq méditations sur la mort, autrement dit sur la vie*⁷?

François Cheng captive son public en utilisant un stratagème. Fi de l'essai ! Il nous entraîne dans une correspondance, fictive ou réelle, peu importe, avec une amie perdue, un être aimé, qui lui écrit « *sur le tard, je me découvre une âme* » et lui demande « *acceptez-vous de me parler de l'âme ?* »

Et suivent donc sept lettres. Un essai nous aurait peut-être rebuté, mais la correspondance intime qui nous est alors offerte rend accessibles, attendues, les confidences d'une érudition et la connaissance d'autres cultures, chinoise, indienne, orientale. Cela nourrit notre propre intelligence, de notre esprit, tout en poussant aussi la porte de notre intimité, de nos émotions – serait-ce notre propre âme ? – par des propos interrogatifs et tolérants que soutient la sensibilité de l'écriture. C'est la cinquième lettre qui m'a particulièrement touché. Elle parle de la place de l'âme dans la création artistique, la musique et la peinture. Lisez son évocation de la Joconde de Vinci : « *Un lac en hauteur couronnant un paysage de montagne (...) Ce paysage vertical qui sert d'arrière-fond à la figure féminine du premier plan, ce lac du sommet qui se trouve exactement au niveau des yeux du personnage. La lumière proprement surnaturelle qui le baigne rehausse celle qui se dégage du regard de la Joconde. Du coup le tableau prend une dimension autre...* ». Ou encore celle de « *la visite mémorable faite au grand peintre très âgé qui vivait en ermite au fond d'une vallée, abri précaire au milieu d'un monde bouleversé (et) entendait rester fidèle aux grands maîtres des Song et des Yuan...* ».

⁷ *Cinq méditations sur la mort*, François Cheng, Albin Michel, octobre 2013.

Je suis, une fois de plus, interloqué par cette main invisible qui, alors que je refermais *De l'âme*, déposa **Le poids d'un nuage**⁸, un petit bout de l'âme du poète **Yvon Le Men**.

Yvon illustre parfaitement la cinquième lettre de François Cheng, dédiée à la beauté, essence de l'âme, par ces vers qui lui sont dédiés : « *François qui lui a dit / Aussi / L'univers est beau / Il n'était pas obligé* ».

Yvon illustre, dans « *Dehors* », ces instants où la beauté « *qui annonce la couleur / en ce matin d'hiver / où les vaches blanches et noires / sont si blanches, si noires / qu'on les dirait peintes à la main / quand elles broutent le vert / sous le bleu du ciel / qui annonce la couleur / le passant / le paysage / le poète / ou le poème* » touche l'âme, ou dans une autre partie, « *Dedans* », laisse le peintre, ou la peinture, nous séduire, nous émouvoir. « *Quand Rembrandt peint / l'artiste par lui-même / il peint / un homme / qui nous regarde / nous concerne / (...) / ce qu'il peint / (...) / un instant / (...) / sa raison de vivre / plus une / rencontrer cet homme / qui vit / entre le peintre et nous* ».

L'âme est un nuage, lourd ou léger.

Dans mon errance de lecteur vagabond, les tables de la bibliothèque d'Achères ne sont pas la seule boussole et quelques lettres d'information, avatars numériques de la main invisible, provoquent des envies de lecture. Ce fut le cas de **Les rois barbares**⁹, recueil de nouvelles de **François Thibaux**, aux excellentes critiques que son éditeur relayait systématiquement. En couverture, une coque éclatée libère une drupe charnue, noix décervelée dont la structure, les renflements, les crevasses, les tubulures sont le thème des eaux-fortes qui introduisent chaque nouvelle et nous invitent à plonger dans la profondeur des âmes torturées, incarnées, qui les hantent. Réalisme, violence, cynisme. Écriture colorée, parfois baroque, qui porte des récits tendus (où je regrette parfois un léger abus de l'énumération, effet de style qui nuit alors à cette tension). Dans ce capharnaüm littéraire bouillonne beaucoup d'humanité. J'ai été personnellement très touché, secoué, par « *Dortoir* », qui nous transporte dans l'univers glauque, presque carcéral des enfants de troupe, « *les godillots délacés, les chaussettes bleu sombre qui puent, les calebars ouverts qui étalent la merde et les anneaux de ténia* » et que, soudain, illumine « *Lino, alias M. Florent cet humain si propre sentant l'eau de Cologne et le tabac français, ce vrai homme, ce civil de quarante ans en costume brun, sans cravate, polo boutonné jusqu'au col, costaud, charpenté, adulte bienveillant venu de l'extérieur, (...) du café fumant humé sans hâte devant la pelouse couverte de brume, au pied des feuilles mortes, dans le silence. (...) Lino, ce dieu. Professeur de français, de latin, d'histoire et de géographie (...) il apportait les odeurs de pain grillé, de beurre salé, de jambon cru et de confiture d'orange, illuminant ce bain aux relents d'encre violette, de craie, de poussière, d'ardoise et de crasse* ».

⁸ *Le poids d'un nuage*, Yvon Le Men, éditions Doucey, janvier 2017.

⁹ *Les rois barbares*, François Thibaux, éditions de la Librairie du Labyrinthe, octobre 2016.

Est-ce parce que j'ai connu le casernement d'un régiment de parachutistes où je donnais, tous les soirs, aux 8% d'illettrés et à quelques volontaires parmi les 40% qui n'avaient pas le certificat d'étude primaire, des cours de français que je tentais d'épicer de fables, de nouvelles et de poésie, que je suis entré dans cet univers tourmenté avec ces sentiments mêlés de fraternité, de compassion, d'horreur et de voyeurisme. Ces sentiments troubles que provoque la lecture de François Thibaux, comme le firent déjà celles de Bukowski ou de Céline.

Pas de hasard, cette fois. Depuis sa sortie, un livre dénote par son épaisseur dans la pile des retards de lecture. Est-ce pour cela qu'il est au plus bas de la pile ? Je me souviens pourtant bien d'un achat impulsif provoqué par l'enfant de la couverture, un autre moi-même, qui, sur la pointe des pieds, arrive péniblement à saisir, sur les rayonnages de la bibliothèque, un livre au format différent des autres. Que cachait donc ce livre convoité ? Régulièrement, chaque fois que je choisisais un livre dans la pile, il me culpabilisait par l'arrogance de son épaisseur. Jusqu'au jour où, sortant du Pandora, Martine m'interpelle – Jean, as-tu lu **Confiteor**¹⁰ ? C'est formidable ! – Remords. Et j'entre alors dans une, en effet, formidable épopée qui traverse près de sept siècles, de l'Inquisition au nazisme, un continent, de la Catalogne à la Pologne, mais aussi musique, peinture et littérature. Malmenant notre conception du bien et du mal, de l'amour et de la passion, cette passionnante énigme se joue des genres, policier, fantastique, horreur. Un livre que l'on ne lâche plus pendant quelques jours, porté par son rythme surprenant, effréné, comme si on descendait un fleuve impétueux de 800 kilomètres, sur le qui-vive, excité, évitant d'innombrables écueils.

Je voudrais recommander ce livre à tous les apprentis écrivains qui, comme moi, participent parfois à des ateliers d'écriture et se demandent quelle est la part des conventions, celle de l'inspiration. Jusqu'où la liberté de l'auteur peut se jouer de la flexibilité, la malléabilité, l'intelligence du lecteur. Car **Confiteor** de **Jaume Cabré** balaye tout cela, mêlant, tissant les styles, les dialogues, les temps, les personnages, l'écriture froide, le lyrisme, la science et l'omniscience, dans un patchwork baroque où l'on ne se perd pas à condition de ne jamais relâcher l'attention.

Patchwork qui nous replonge, sans contrition, dans celui des mythes et des dénis de nos propres sagas familiales.

¹⁰ *Confiteor*, Jaume Cabré, Actes Sud, septembre 2013.



Sophie PATRY, *Darkness* 13

Notes de lecture

Par Patrick Fourets

Evviva l'Italia : balade de Bernard Chambaz, éditions du Panama, 2007

« En contre-don, tu t'octroies le plaisir de prendre mon vélo en main, tu le soulèves, tu contemples les roues le dérailleur le pédalier, tu caresses le cadre, tu te retournes vers moi avec un regard dont personne, pas même un saint, ne saurait dire la part émerveillée et la part désespérée, et soudain tu te penches vers la selle et tu l'embrasses comme on embrasse une image pieuse ou un objet de culte. Je me tais. Si je crois au hasard, tu crois plutôt au destin et que Dieu nous a mis en présence ce matin. Je resterai là tout le temps nécessaire et alors sans un mot tu me signifies mon congé, tu m'enjoins de reprendre la route qui est notre pain commun, tu me tends la main en me tapotant le bras, et moi sans réfléchir je t'embrasse et toi tu me serres contre ton cœur et quand on se sépare tu as les yeux embués et je ne dois pas valoir beaucoup mieux. »

Ce livre est destiné aux randonneurs, marcheurs ou cyclistes, qu'importe. A ceux qui ont la force mentale de partir seuls à la découverte de belles rencontres bien plus que de paysages. Ils se retrouveront dans cette aventure personnelle – mélange de pensées intimes, de réflexions historiques, d'anecdotes – si éloignée des voyages organisés où l'essentiel n'est pas montré. Le prétexte du récit, la concordance entre le jour de la naissance de l'auteur et le départ du Giro 1949, avec deux légendes italiennes du cyclisme Fausto Coppi et Gino Bartali.

L'auteur, par gageure, entreprend de refaire l'intégralité du périple dans les mêmes conditions que ces deux champions, 57 ans plus tard. L'occasion de visiter l'Italie, la vraie, celle des petites gens dans leur quotidien. La lecture se fait au rythme du coup de pédale de jambes moulinant sans fatigue apparente. L'exploit sportif n'est pas son sujet. Ce qui l'intéresse c'est la quiétude apportée par la chaleur de juillet dans des paysages simples, intemporels. L'auteur nous explique, sans chercher à en faire la démonstration, l'art de voyager. Philosophie de vie aussi et ce récit en devient littérature avec des formules en italien incrustées dans le texte, bijou sobre d'observation et d'annotations curieuses. Voilà bien de quoi se réjouir de le suivre au long des pages qui racontent au présent et au passé des histoires locales et l'Histoire italienne qui nous amène à s'interroger sur la nôtre.

« La passion du vélo, la passion de l'histoire et de la poésie, même un peu affadies, fondent l'italianità. Ici les questions fusent sur ce qui n'a pas changé (Appena ieri, les années soixante-dix) ou sur le pays qui n'est plus mais qui a encore tant à dire (les années d'avant-guerre). Moi qui n'ai rien d'un apôtre de la nostalgie, au contraire, je pense qu'on salivera toujours en août à l'odeur des tomates mises à sécher sur des longues planches en bois et qu'on disputera encore longtemps, tard le soir, de la beauté des femmes et de la liberté. »

Par Patrick Fourets

Etc. de Bernard Chambaz, Flammarion, 2016

*... alors si j'ai pris l'autre
je savais qu'un jour je reviendrai
et que je prendrai
l'un qui serait l'autre –
à moins que je ne veuille repasser
par le même chemin
afin de revenir une autre fois encore...*

Bernard Chambaz nous invite à voyager dans son pas sur des chemins de la poésie – de l'un à l'autre. Randonnée en cinq parties, en cinq directions coordonnées, une suite logique.

La première partie, et *cetera* donne le ton.

*« Après Été puis Été II
Les mille et une séquences qui les composent
A la suite d'Echoir et d'Entre-temps
Le tour était venu d'Etc. »*

Trois autres parties évoquent des poètes disparus, qui se laissent néanmoins raconter au présent dans : la mort de Verlaine – le bonjour de Robert Desnos – le subtil, Du Bellay, du balai.

Les textes suggèrent leur vivant héritage, conté en petites touches réalistes. Narration légère en apparence, ton du dialogue, séquences courtes, nourrissent l'intérêt du lecteur, lui laissent le temps de la dégustation comme il sied quand il s'agit d'apprécier un grand cru. Bernard Chambaz nourrit ses textes d'anecdotes historiques, de petits quotidiens racontés, et de réflexions personnelles qui piquent la curiosité. Il invite, Nerval, Mallarmé, Baudelaire, Léon-Paul Fargue à illustrer son propos – de par sa connaissance *encyclopédique* de la poésie. Le travail de mise en page, la recherche dans les césures offrent un sentiment de fluidité naturelle. Il n'en est sans doute rien. Le rythme est le fruit d'une recherche de composition, confort pour la compréhension du lecteur, donnant sa cohérence à l'ensemble a priori disparate.

Bernard Chambaz, invite le lecteur à mieux découvrir les auteurs cités. Ce que j'ai fait. Ce livre ouvre un chantier de lecture vers la langue de la poésie. Il incite à l'aimer en nous libérant des préjugés engendrés par l'apprentissage scolaire. Les poètes vivent en simplicité, autres nous-même – Lorca et Desnos :

*Ils avaient mangé un cochon de lait
et bu des verres d'eau de vie
chanté jusqu'au petit matin*

Humour, dialogue et légèreté sont au rendez-vous de l'hommage contemporain rendu à Du Bellay, démonstration que la réflexion profonde est de simple expression :

*la mairie de Liré
appose une plaque en son honneur
pour le 387^e anniversaire de sa naissance
car on aime les comptes ronds
...
une échelle posée entre la plaque en bronze
et la fenêtre où une femme
se penche pour mieux voir l'heureux qui comme Ulysse*

Et puis au cœur de l'ouvrage : dernières nouvelles données du bord de l'océan. Bernard Chambaz, offre un chant nostalgique, teinté de pudeur – le martin-pêcheur, son couple. Il se raconte par touches, s'ouvre à l'empathie. L'histoire d'une vie la sienne, la nôtre avec ses gaîtés et sa finitude, sous le soleil de l'été. Il en appelle aux poètes – intemporalité et instant présent se mêlent. Cette partie occupe la place centrale de l'ouvrage, car elle est le point culminant de l'ouvrage, celle qui le relie à l'ensemble de l'œuvre du poète.

*un ciel nu et nous
au bord de l'océan
pour combien de temps
encore – mais tu as raison – encore –
pourquoi poser la question*

Par Martine Gouaux

Confiteor, de Jaume Cabré, éditions Actes Sud, 2013
Roman traduit du catalan par Edmond Raillard, Raval Edicions, 2011

Confiteor (*Jo confesso*) est une œuvre monumentale, près de 800 pages et huit ans d'écriture pour l'auteur, « définitivement inachevé », précise-t-il, le 27 janvier 2011, jour anniversaire de la libération d'Auschwitz. C'est peut-être pour cela qu'une fois refermé, ce roman nous habite encore longtemps.

Comment parler d'un roman aussi riche, foisonnant, savant, qui nous tient en haleine de la première à la dernière ligne ? Un vrai roman avec du suspens, de l'émotion, et aussi des surprises de style quand l'auteur nous balade, dans la même phrase, d'une époque à une autre, d'un personnage à un autre. Un violon de Storioni, une médaille, un linge souillé, sont des petits cailloux dans une forêt de plusieurs siècles. L'auteur va et vient de l'Inquisition à la période actuelle en passant par la dictature franquiste et l'Allemagne nazie.

Adrià Ardèvol, le narrateur, fait une sorte de course contre la montre. Talonné par la maladie, il s'adresse à Sara, le grand amour de sa vie : « *ces papiers sont le fruit, au jour le jour, d'une écriture chaotique faite de beaucoup de larmes mêlées à un peu d'encre* ».

Avant que « *Je sera rien* » – citation du poète catalan Camps Mundó (incipit du premier chapitre) – Adrià tente de se libérer d'un poids qu'il ne peut plus contenir : la mort de son père dont il se sent coupable, l'origine frauduleuse de la fortune familiale, mais aussi, toutes sortes de catastrophes :

« *s'il le faut, je suis aussi coupable de tous les tremblements de terre, de tous les incendies, et de toutes les inondations de l'histoire.* »

Adrià ordonne le chaos qui le guette :

« *Malgré la distance qui nous sépare, tu [Sara] me sers d'exemple. Malgré la panique, je n'accepte plus de planche pour me tenir à flot. Malgré certaines insinuations, je demeure sans croyances, sans prêtres, sans codes consensuels pour m'aplanir le terrain vers je ne sais où. Je me sens vieux et la dame à la faux m'invite à la suivre* ». Rien de larmoyant, du désarroi parfois, de la nostalgie, et puis, entre les lignes, une formidable énergie. Peut-être la passion qui anime Adrià : comprendre ce qu'est le mal. Même si la pente est descendante, il se tient tant qu'il le peut, éveillé :

« *Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts* », en référence à Marguerite Yourcenar (*Mémoires d'Hadrien*).

Confiteor est un roman époustouflant, pour nous rendre si émouvante la quête d'Adrià. On se dit que Jaume Cabré est un magicien ! Son écriture est d'une virtuosité réjouissante. On se laisse emporter par l'histoire alors que l'on voudrait savoir comment il s'y prend. Le travail de montage, les télescopages, les liaisons inattendues, les passages du je au il... nous mettent en alerte. En plongeant dans la mémoire chancelante d'Adrià Ardèvol, lui l'érudit, épris d'histoire, parlant une douzaine de langues, dont l'araméen, nous faisons l'expérience, dans le temps même de la lecture, de l'oubli, de l'effacement, et des caprices du fil qui relie les souvenirs.

Confiteor, c'est aussi un roman dans le roman. Adrià confie « *un gros paquet de feuilles* » à son ami Bernat, musicien et écrivain. Au recto elles sont écrites en noir, et au verso au stylo vert. Il donne le tout, mais seules ces dernières comptent, précise Adrià. Les autres, avec pour titre « *Le problème du mal* », ne sont que des « *bêtises* ». Et ce qui est écrit en vert ? « *Je ne sais pas. Ma vie. Ma vie et d'autres inventions.* »

C'est, peut-être, cela qui délivre Adrià du mal. Il renonce à l'écriture d'un essai – l'érudition ne protège en rien du mal – pour se risquer à pénétrer seul dans la forêt, « *l'enfer de sa mémoire* ». On se plaît à penser qu'il écrit comme avance Jachiam Mureda, le chanteur de bois, à la recherche d'un arbre dont un autre saura faire un superbe violon.

Par Catherine Champolion

Sur les chemins noirs, de Sylvain Tesson, Gallimard, 2016

« J'étais tombé du rebord de la nuit, m'étais écrasé sur la terre »

Sylvain Tesson est géographe et adepte des marches lointaines. Il lui a fallu tomber d'un toit en plein deuil maternel pour considérer le territoire à proximité et en faire son exercice de réparation. Abîmé au sens littéral du terme, le voici en route sur une diagonale cartographiée de Nice à Cherbourg, de Mercantour en Cotentin.

Que sont ces *chemins noirs* ?

Assurément les fines lignes qui apparaissent sur les cartes IGN, les feuilles au 25000 dont notre auteur est amateur, mais aussi confusément, le parcours du deuil ou les parcours intimes propres à chacun et que chacun se cache. Les chemins noirs du deuil maternel, du deuil de l'intégrité physique, de la fiable jeunesse du corps, les uns côtoyant les autres, et qui disparaissent dans les broussailles, les annexions sauvages des propriétés, les *aménagements*. Sylvain Tesson marche comme un loup, s'approche des lumières et panneaux des villes puis repart solitaire dans le noir. Il lui importe de *« toucher le goudron le moins souvent possible »*.

Il contourne des pancartes et des injonctions :

« La praticabilité de cet itinéraire n'est pas garantie ».

Se résout à sa condition choisie et revendiquée :

« ... Certains hommes espéraient entrer dans l'histoire. Nous étions quelques-uns à préférer disparaître dans la géographie... »

Braudel, Xénophon, Tolstoï, Vialatte, Vidal de La Blache, Flaubert, Villon et bien d'autres, invoqués par le marcheur nous font soupçonner un sacré lecteur.

Il cite Jean-Henri Fabre qui décrivait les couches fossiles du territoire comme *« la pâte des morts »*.

C'est dire la matière noire de cet itinéraire.

En même temps un humour corrosif né des outrances langagières de l'administration, des observations et des rencontres les plus improbables. Une tendresse pour son prochain.

Le parcours devenu une croisade contre les mots des *« énarques de la gouvernance »*, telle la *« diagonale de l'hyper-ruralité »* définie par des experts comme une malédiction, ou comme une grâce par celle-ci croisée au début du livre :

« – Je suis Dédette, j'ai quatre-vingts ans. Je suis née là. J'y suis, j'y reste ! »

lui vaut de vives discussions avec quelques amis venus, à tour de rôle, faire un bout du chemin :

« ... – on est rural parce qu'on reste fixé dans une unité de lieu d'où l'on accueille le monde. On ne bouge pas de son domaine. Le cadre de sa vie se parcourt à pied, s'embrasse de l'œil. On se nourrit de ce qui pousse dans son rayon d'action. On ne sait rien du cinéma coréen, on se contrefout des primaires américaines mais on comprend pourquoi les champignons poussent au pied de cette souche. D'une connaissance parcellaire on accède à l'universel... »

Au fil des pages, des jours et des kilomètres la douleur est moins fréquente, le souffle moins court et la souplesse revient, la marche s'assimile à une cure de jouvence.

Il passe enfin du calcaire au granit :

« – si vous marchez bien, vous dormirez ce soir sur le granit », lui dit le garçon derrière le zinc.

Lequel du géographe ou de l'écrivain définit une plaine ?

« L'horizon offrit ses promesses, le ciel couvrit toute la terre »

ou un changement de paysage ?

« Le mont Lozère s'effondra »,

le lecteur n'est pas obligé de choisir,

ou ce voyage *« né d'une chute »* ?

« On repart dans les champs, on voit apparaître le visage de sa mère, inexplicablement, à la bifurcation d'une piste de forêt. On rejoint une jachère, on regagne les bois, on aperçoit de beaux chevets de pierre, on longe les rivières puis les côtes, on marche sur le sable, on entend le ressac et l'on parvient au bord du pays. »



Sophie PATRY, *Autoportrait 5*

Notices biographiques

Lilou Achab : habite à Marseille. Etudiante en recherche en arts plastiques à l'université de Provence. Travail plastique sur la pratique du montage, qui pourrait se décrire comme un mix entre art populaire et art savant. S'intéresse de très près à la notion de langage dans l'art, et particulièrement à la cohérence du langage poétique. Met également ses textes en vidéo clips.

Ariane Dreyfus : poète et critique littéraire, elle vit et enseigne en Île-de-France. Elle a publié plus d'une quinzaine de livres aux éditions Flammarion, Tarabuste, José Corti, Castor Astral, le Dé bleu, et collabore à de nombreuses revues. Ariane Dreyfus mène aussi des ateliers d'écriture en milieu scolaire et universitaire ainsi que vers d'autres publics. Ses textes sont présents dans de nombreuses anthologies.

Patrick Fourets : membre des *chantiers d'écriture* créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. 5 nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés. A publié un premier texte dans le numéro 11 de la revue *incertain regard*.

Jean-Paul Gavard-Perret : né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Martine Gouaux : née en 1947, une enfance en Afrique, des racines dans les Pyrénées Orientales, dites aussi Catalogne nord, une famille dans la région parisienne et l'aventure des *chantiers d'écriture* animés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères.

Bernard Grasset : poète, philosophe et traducteur, découvre l'art et la vie en poésie lors de ses études. Il est l'auteur d'une vingtaine de recueils, d'un livre d'art sur des tableaux de Glef Roch, de cinq essais et d'un récit de voyage. Il s'est aussi consacré à la traduction de la poétesse Rachel et à celle de trois poètes grecs, O.Votsi, Y.Thémelis, J.Tsatsos.

Patrick Guillard : ce jeune demi centenaire amoureux des paysages cherche les mots justes pour évoquer la caresse d'un banc de brouillard... La compagnie des bons livres lui souffle des réponses.

Claudine Guillemain : ex-géologue, enseignante retraitée qui a toujours soif de voir et d'apprendre.

Cécile Guivarch : auteure franco-espagnole née près de Rouen en 1976. Elle anime le site de poésie contemporaine Terre à Ciel. Elle a publié en 2015 : *Renée en Elle*, Editions Henry et *S'il existe des fleurs*, Editions L'Arbre à paroles. Son dernier ouvrage, *Sans abuelo petite*, vient de paraître en mai 2017 aux éditions Les Carnets du Dessert de Lune.

Géry Lamarre : diplômé en Histoire de l'Art puis en Arts Plastiques, expose en France et à l'étranger. Depuis quatre ans, ses recherches l'ont amené à « entrer en poésie », comme une évolution complémentaire. Plusieurs contributions à des revues : *Neiges* n°2, *Lichen* n°6 et 8, *Journal de mes Paysages* n°4, *FPM* n°13, et des illustrations pour la revue *17 secondes* n°8.

Hubert Le Boisselier : né en 1968 à Rouen, vit dans le nord, près de Lille, où il est enseignant.

Isabelle Lévesque : écrit des poèmes. A publié *Nous le temps l'oubli* en 2015 et *Voltige !* en 2017, avec des peintures de Colette Deblé et une postface de Françoise Ascal (Éditions L'herbe qui tremble). Écrit des articles pour plusieurs revues : *La Nouvelle Quinzaine Littéraire*, *Europe*, *Terres de femmes*...

Ronda Lewis : d'origine américaine, agrégée d'anglais, elle s'intéresse surtout à la poésie et à la nouvelle.

Ariane Martenot : écrivain et musicienne, Ariane Martenot collabore avec France Culture pour des fictions radio autour de la musique. Elle écrit également des textes dans un style sobre et subtil où le quotidien s'avère révélateur.

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il a travaillé dans le secteur social en tant que Moniteur d'atelier au sein d'un ESAT. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *Métamorphose du chemin* (2014) aux éditions Éclats d'encre. Son dernier recueil de poèmes, *Dans la traversée du visage*, est paru en avril 2017 aux éditions du Cygne.

Jean-François Mathé : né en 1950. Sa bibliographie poétique comporte une vingtaine de titres, essentiellement parus aux éditions Rougerie. Un livre est à paraître en 2018 à ces mêmes éditions. En 2013, il a reçu le Grand Prix International de Poésie GuilleVIC-Ville de Saint-Malo pour l'ensemble de son œuvre.

Marcel Moratal : ancien ouvrier du bâtiment, a quitté les chantiers pour l'écriture. Entre autres : *Le Vivarium* publié chez Pef Editions, *Petit a* et *Petit b* chez L'Harmattan, mis en ondes sur France Culture. Quelques-uns de ses poèmes ont été publiés dans la revue *La main Millénaire*. Il donne des lectures dans des manifestations organisées autour de la poésie.

Sophie Patry : jeune autodidacte valdoisienne, photographie depuis 2010, guidée par la nature et ses émotions. Une première exposition en 2014, la fait connaître. Devenue auteure photographe : « *Autothérapie* » (2015) et « *Corpus Natura* » (2016), elle partage avec Louis Tartarin une galerie, SoLo Atelier, au 32 rue de Paris à Saint-Leu-la-Forêt, sa ville de naissance.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; la forme un plaisir qui peut être partagé.

Pierre Perrin : en 1985, choisit dans ses premiers recueils épuisés les poèmes qui vont former la première moitié de *Manque à vivre*. Après *La Vie crépusculaire*, Cheyne, prix Kowalski 1996, collabore à *La NRF* de 1999 à 2008. *Le Cri retenu*, Cherche Midi, 2001, explore l'existence d'une mère. Publie des notes critiques ainsi que la revue *Possibles*. <http://perrin.chassagne.free.fr>

Armand Ségura : dès l'adolescence, l'écriture le captive. Observateur lucide de son temps, il publie des poèmes, réflexions captées dans les images tantôt suggestives, tantôt concrètes qui le mènent à des errances, sortes de quintessences du poème qui rassurent l'homme inquiet. Il a réalisé un florilège : *Poèmes pionniers*, *Poèmes de l'entracte*, *Poèmes inaccoutumés*.

Gabriel Zimmermann : a publié dans de nombreuses revues : *Europe*, *Recours au poème*, *Traversées*, *Le capital des mots*, *Lichen*... Son recueil *Une dizaine de femmes* est paru chez Édilivres. Tient un blog de chroniques et de récits « *Ceci n'est pas un blog soporifique sur la littérature* ». Son recueil de poèmes *La soif et le sillon* paraîtra chez Tarabuste en juin 2017.

Responsable de la publication :

Véronique Forensi

Réalisation :

Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont de Sophie Patry © S. Patry

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.

ISSN 2105-0430

www.incertainregard.net

www.bibliotheque-acheres78.fr

I, place de la Jamais contente, 78260 Achères